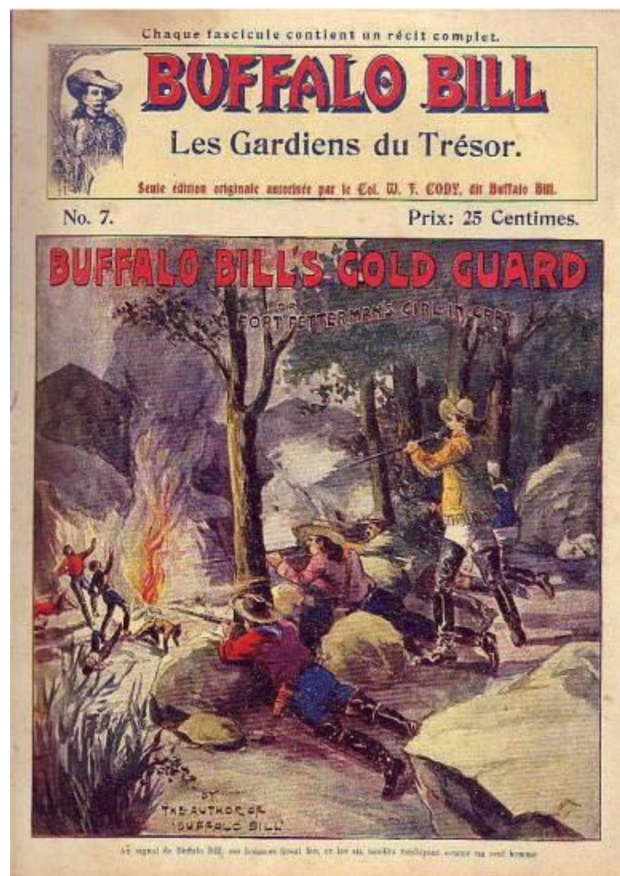


BUFFALO BILL

LES GARDIENS DU TRÉSOR

ou La Fille en gris du fort Fetterman

Fascicule n° 7

1906-08

Table des matières

L'attaque de la diligence.

— Je vous ai entendu fredonner quelques notes avec votre douce voix, ce matin, miss ; et si vous vouliez seulement chanter un peu, je vous serais très obligé.

Ainsi parlait Frank Fox, le conducteur de la diligence qui fait le service du Fort Fetterman, dans l'Overland. Il était descendu de son siège et se tenait, chapeau bas, à la portière de la voiture.

Il n'y avait qu'une voyageuse à l'intérieur, une jeune et très jolie fille, qui n'avait certainement pas vingt ans.

Elle rougit à cette requête et répondit :

— Je vous remercie du compliment, conducteur. J'ai en effet chanté à demi-voix, oubliant où j'étais. Mais quel effet mon chant ferait-il en résonnant ici au milieu de ces sauvages campagnes ?

— Ce serait plus doux que la musique des oiseaux, miss. Je vous en prie, faites ce que je vous demande, cela reportera mes pensées là-bas, vers la maison ; et c'est bon pour un homme de penser quelquefois à ce qu'il a laissé derrière lui ; – cela le rend meilleur.

— Mais cela ne pourrait-il pas aussi attirer les bandits de grand chemin, dont j'ai entendu conter de si terribles choses ?

— Si les seigneurs de la route ont l'intention de vous arrêter, miss, ils sont déjà au guet ; mais peut-être que s'ils vous entendent, ça les empêchera de songer à leur métier du diable.

— Y a-t-il une chanson que vous désiriez m'entendre chanter plutôt que les autres ?

— Home Sweet Home me remue toujours les fibres du cœur, miss ; mais ne vous arrêtez pas à ça, s'il vous plaît, pourvu que vous chantiez.

La belle voyageuse sourit, et Frank Fox, montant sur son siège se remit en route au moment où la voix pure et riche de la jeune fille entonnait la célèbre mélodie : Home, Sweet Home.

Le conducteur écoutait, et si la chanteuse avait pu voir sa figure rude et halée, elle aurait remarqué un regard attendri et des larmes qui coulaient de ses yeux, montrant combien son cœur était touché profondément et comme sa mémoire le reportait loin en arrière dans les souvenirs de son enfance et du foyer quitté depuis si longtemps.

— Jamais rien de pareil ne s'est fait entendre dans ces montagnes, miss, à moins que les anges n'aient chanté par ici. Je vous remercie, miss ; mais, dites-moi, savez-vous une chanson que j'ai entendu chanter à ma mère et qui s'appelle « En arrière, reviens en arrière, ô Temps, dans ta fuite ? »

Pour toute réponse, la jeune fille, avec une gracieuse complaisance, se mit à chanter la vieille romance, d'une ma-

nière qui aurait réveillé la sensibilité au fond de natures plus rudes que celle de Frank Fox.

Il avait oublié qu'il conduisait une diligence à travers les solitudes du Far West ; ses chevaux allaient lentement le long du chemin, et en écoutant, il était redevenu comme dans la chanson « un enfant encore ».

— Halte ! À moi le gibier !… Haut les mains, Frank Fox.

La dernière note de la chanson mourait sur les lèvres de la jeune fille, lorsque la voix rauque et menaçante du brigand éclata de cette brusque et terrifiante façon. Rappelé à lui-même, Frank Fox ne vit devant lui qu'un homme à cheval. Pensant à sa belle voyageuse et au riche chargement qu'il transportait, il résolut de ne pas se rendre.

Poussant des cris pour exciter ses chevaux, il saisit un revolver et le braqua ; mais ce geste lui fut fatal, car un coup de feu partit de derrière un gros arbre et vint lui fracasser la tête. Il tomba la face en avant, et s'abattit sur le lourd levier du frein où il avait posé le pied pour bloquer les roues de la voiture et arrêter ainsi les chevaux.

La jeune fille n'avait pas poussé un cri, quoiqu'elle eût bien compris qu'un malheur était arrivé au cocher et qu'elle vît un cavalier, revolver au poing, s'approcher de la voiture, tandis qu'un homme à pied avançait de l'autre côté.

— Ah ! la douce chanteuse… et belle, aussi ! cria grossièrement le cavalier.

Mais il n'en dit pas davantage, car une voix mâle et sonore cria :

— Haut les mains, ou meurs, Dan le Diable.

La première pensée de la voyageuse fut que ce devait être Frank Fox ; mais elle aperçut un cavalier qui accourait par dessus la crête de la colline, et elle entendit le cri d'épouvante des brigands :

— Buffalo Bill !

Puis il y eut plusieurs rapides coups de feu, et la jeune fille non seulement assista en témoin à la rapide conclusion de cet engagement, mais devint un des acteurs de la fatale tragédie qui se joua alors sur ce chemin sauvage de l'Overland.

Buffalo Bill a quelque chose à dire.

La diligence de l'Overland était en retard d'une heure à Fort Fetterman, et c'était là un fait qui excitait une grande inquiétude.

Frank Fox était un des plus sûrs et des meilleurs conducteurs sur la ligne ; rares étaient ceux qui pouvaient se souvenir de l'avoir vu rentrer plus d'une demi-heure en retard, ou alors c'est qu'il était arrivé quelque chose. Cette fois-ci, le colonel Dandridge était particulièrement inquiet, car il savait que Frank Fox devait apporter une somme considérable au payeur général.

Tous les yeux inspectaient l'horizon, épiant l'apparition de la voiture, et le colonel était sur le point de donner l'ordre d'envoyer un détachement de cavalerie au-devant d'elle, quand un cri s'éleva :

— La voici qui vient !

Dans le lointain, on la voyait rouler en grossissant, et, tandis que les officiers et leurs hommes la saluaient de leurs acclamations, la figure du colonel s'éclairait visiblement.

— Vous savez que j'avais un double sujet d'inquiétude, Major ; car je ne doute pas que notre nouvelle institutrice,

Miss Hughes, ne soit dans la diligence ; sa lettre disait qu'elle arriverait probablement aujourd'hui.

— Oui, monsieur. J'espère que Fox aura fait le voyage sans encombre, dit le Major Colfax.

— La diligence arrive en bon état, monsieur ; mais ce n'est pas Frank Fox qui est sur le siège, s'écria le capitaine adjudant, Bruce Bailey, qui regardait à travers une lunette d'approche.

— Alors il est arrivé quelque accident à Frank Fox. Distinguez-vous le conducteur, Capitaine Bailey ?

— Oui, colonel, c'est Buffalo Bill.

— Bon ! mon esprit est en repos, si Buffalo Bill est là.

— Oui, monsieur, et la personne qui est à son côté sur le siège est une femme.

— L'institutrice, Miss Hughes : C'est bien ! Mais qu'est devenu Fox ?

— Il n'est pas là, monsieur… Ah ! maintenant je vois que Cody ne conduit pas, Colonel.

— Qui est-ce donc ?

— Miss Hughes, si c'est elle, monsieur ; et elle tient les guides comme quelqu'un qui s'y entend.

— Elle mène certainement l'attelage à une belle allure et s'en acquitte bien en dépit de la mauvaise route ; d'ailleurs Cody doit savoir ce qu'il fait en se confiant à elle, dit le Major Colfax.

— Buffalo Bill a le bras droit en écharpe, monsieur ; je peux parfaitement le voir maintenant, dit l'Adjudant Bailey.

— Alors, cela a été chaud, sur la route c'est certain, dit le Colonel.

Tous les yeux étaient fixés sur la voiture qui arrivait, avec les six chevaux lancés au grand trot. On pouvait maintenant parfaitement distinguer qu'une femme était sur le siège à côté de Buffalo Bill. Celui-là, nul de ceux qui connaissaient le grand « scout » ne pouvait se méprendre sur sa personnalité, s'il y avait quelque doute sur celle de la conductrice qui l'accompagnait.

— C'est un cocher amateur.

— Elle a déjà tenu les guides, vous pouvez le parier.

— Si c'est la nouvelle institutrice, c'en est une bonne.

— Je me demande où est Frank Fox.

— Regardez-la se servir du fouet, je vous prie !

— Je parie ma solde d'un mois que c'est une beauté.

— Je tiens le pari, Lennox ; car elle conduit trop bien pour posséder aussi la vertu d'être belle.

Les commentaires allaient ainsi leur train, cependant que le coche avançait. Enfin, de la même fringante allure il passa la porte palissadée et s'arrêta devant le quartier général, tandis que le fort résonnait des acclamations dont étaient salués la belle conductrice et le scout, Buffalo Bill.

— J'imagine que vous avez gagné votre pari, Lennox, cria le lieutenant Bradley Mayer, et il ajouta :

— Elle est digne de porter des talons rouges.

Mais il était clair que quelque chose de grave était arrivé, car le bras droit de Buffalo Bill reposait dans un mouchoir attaché autour de son cou et l'expression de sa figure était sérieuse. Tous les yeux se portaient alternativement sur lui et sur celle qui l'accompagnait.

Elle était vêtue d'un costume de voyage de couleur grise, qui moulait des formes d'une rare perfection ; elle portait un grand chapeau rabattu, de même couleur ; et son visage coloré par l'excitation du danger et de la course était certainement fort beau.

— Colonel Dandridge, voici Miss Kate Hughes, et c'est grâce à son énergie que la voiture et la caisse sont rentrées ; elle m'a sauvé la vie. Quant au pauvre Frank Fox, il est mort, monsieur, et il est dans la voiture, avec Dan le Diable et un de sa clique.

C'est ainsi que Buffalo Bill présenta rapidement la jeune fille et expliqua la tragédie qui s'était déroulée sur le chemin de l'Overland. Le Colonel Dandridge commença par complimenter chaudement la belle voyageuse et la conduisit auprès de sa femme, tandis qu'il donnait l'ordre d'envoyer immédiatement le chirurgien à son appartement, où il pria Buffalo Bill de l'accompagner.

— J'espère que vous n'êtes pas grièvement blessé. Scout Cody, dit-il.

— Non, mon Colonel, bien que la balle ait frappé l'os et m'ait paralysé le bras pour quelque temps.

— Et le pauvre Fox a été tué ?

— Oui, monsieur. Encore un brave homme de parti. Mais il n’est pas parti seul ; car j’ai tué Dan le Diable en arrivant. Mais je ne voyais pas son camarade de l’autre côté de la voiture. Celui-là tira sur moi et me fit cette blessure qui m’arracha mon revolver de la main. Mais avant qu’il pût faire feu de nouveau, cette courageuse jeune fille lui avait envoyé une balle à travers le cœur, me sauvant ainsi la vie ; sur quoi un troisième bandit s’enfuyait.

— Scène émouvante dans sa courte durée !

— Oui, en vérité, monsieur. Mais cette jeune fille est la meilleure que je connaisse. Elle a pansé mon bras blessé ; elle m’a aidé à placer les corps de Fox et des deux bandits dans la voiture ; puis elle m’a dit qu’elle prendrait les rênes, que je pouvais les lui confier sans crainte, car elle avait souvent conduit la voiture à quatre chevaux de son père à travers les montagnes du Tennessee.

— C’est une perle, et je suis content que nous ayons trouvé quelqu’un de pareil pour instruire nos enfants ici. Mais comment Fox a-t-il été tué ?

— Comme j’approchais de la route, Colonel, j’entendis une voix qui chantait. C’était Miss Hughes – Attendez que vous l’ayez entendue, monsieur ; je ne connais pas d’oiseau capable de rivaliser avec elle. – À ce moment, il y eut un coup de feu, et ce fut le coup de mort pour le pauvre Frank Fox.

J’éperonnai mon cheval et j’arrivai juste à temps pour prendre part à la discussion… Je vous ai déjà conté le reste, monsieur.

— Oui, et la diligence est entrée faisant office de corbillard, avec l’argent intact et avec un héros et une héroïne sur

le siège. Mais voici le docteur Powel, qui va regarder votre blessure.

Et le colonel se tournait vers le Dr Frank Powel, le chirurgien du Fort.

La mission secrète de Buffalo Bill.

L'habileté du chirurgien eut bientôt extrait la balle du bras du scout ; et en pansant la blessure, il assura à Buffalo Bill qu'une couple de semaines suffiraient à le remettre sur pied.

Le chef des scouts reçut de grands compliments pour avoir tué Dan le Diable, le pire des bandits qui infectaient le pays, et dont la vie avait été mise à prix par le Gouvernement.

— Maintenant, dites-moi, Cody, ce qui vous amenait au Fort Fetterman juste à ce moment ? demanda le Colonel lorsqu'ils furent de nouveau tous les deux seuls.

— Eh bien ! monsieur, j'ai une mission secrète. C'est une mission où je dois d'abord agir seul ; mais si j'ai besoin d'aides, je dois revenir vous demander quelques-uns de vos éclaireurs, et, peut-être, une troupe de cavaliers.

— Ils seront à votre disposition, Cody ; mais vous feriez mieux de les prendre avec vous tout de suite. En tout cas, bien entendu, vous n'allez pas partir avant une couple de semaines ; vous attendrez que votre blessure soit guérie.

— Cela ira tout à fait bien dans quelques jours, monsieur. Je pourrai donc partir incessamment, et, si vous le per-

mettez, je prendrai John Burke et une demi-douzaine d'éclaireurs avec moi, pour les laisser à un certain point où je les retrouverai si j'ai besoin d'eux d'urgence. La vérité, monsieur, est que le Général a ordre de ne pas laisser les chercheurs d'or entrer dans le pays des Buffles, parce qu'ils excitent les Indiens et qu'ils attirent des aventuriers, tandis que ces terres ne seront pas accessibles aux colons pendant de longues années.

— C'est très vrai, et ces Fouines de l'Or, comme nous les appelons, donnent des ennuis qui n'en finissent pas ; les Indiens sont tout le temps sur le sentier de la guerre, et je suis sûr que des troupes de blancs tout entières ont été détruites.

— Oui, monsieur ; mais ils savaient qu'ils enfreignaient les lois et qu'ils couraient de grands risques en continuant leur chasse à l'or, dont beaucoup croient que le pays est plein.

Et maintenant encore, je suis certain qu'il y a dans le Pays des Buffles plusieurs bandes d'hommes sans loi, en danger d'être anéanties, à moins qu'ils ne se soient faits les amis des Indiens, ce qui veut dire qu'ils sont des renégats. Le Général m'a donc donné la permission d'aller secrètement reconnaître ce qui en est.

— Oui, et ce sera sans doute le voyage le plus dangereux de toute votre vie, Cody.

— C'est un morceau assez dur, Colonel Dandridge ; mais je crois que je peux en venir à bout, surtout avec une bande d'éclaireurs campés en un lieu où je puisse me replier au moment du besoin et envoyer demander d'autres secours.

Oui, je crois que je peux accomplir cette mission convenablement.

— Ne vaudrait-il pas mieux avoir de la troupe avec vos éclaireurs ?

— Non, monsieur. Le Général désire qu'on n'envoie pas de soldats, à moins de nécessité, parce que cela causerait un soulèvement parmi les Indiens.

— Oui, cela se peut ; tandis que vous et vos éclaireurs, vous pouvez traverser le pays comme si vous étiez des employés de la Compagnie Spook.

Si les Indiens arrêtent et pillent tant qu'ils peuvent ses voitures, du moins ils n'en prennent pas ombrage… Et ainsi tout va bien. Choisissez vos hommes et partez quand vous vous en sentirez capable. Mais maintenant, dites-moi, avez-vous appris quelque chose concernant Miss Hughes ? Car tout ce que je sais, c'est qu'elle a répondu à l'annonce que j'avais mise dans la Gazette de New York, et où je demandais une institutrice pour les enfants des officiers du Fort. J'ajoute que de toutes les lettres que j'ai reçues, c'est la sienne qui m'a plu le mieux.

Elle disait qu'elle avait une bonne éducation, qu'elle était musicienne, et qu'à la suite de la mort de son père, il y a un an, elle avait dû enseigner pour gagner sa vie. – C'est tout, à part les références qu'elle m'indiquait.

— Elle m'a dit qu'elle était née sur une plantation du Tennessee, pas loin de Nashville, qu'elle avait monté à cheval et conduit des chevaux dès sa plus tendre enfance, et qu'elle était aussi bonne tireuse, ce que je crois sans peine.

— Oui, elle l'a prouvé. Elle est vraiment très belle, mais un peu jeune pour une institutrice.

— L'âge ne fait pas toujours l'homme, ni la femme, mon Colonel.

— Ceci est très vrai, Cody, car, si j'ai bonne mémoire, vous aviez dix ans quand vous avez tué votre premier Indien et, à l'âge où l'on n'est encore qu'un jeune garçon, vous étiez un vétéran dans les combats de la plaine. En tout cas je me réjouis que Miss Hughes soit ce qu'elle est et je vous en félicite.

— Certes, monsieur ; je ne suis pour rien dans ses qualités, sans doute, mais je dois la vie à ses nerfs solides, à la vivacité de son tir, et à sa qualité qu'elle a de faire la chose qu'il faut au moment qu'il faut. Je ne l'oublierai pas, monsieur, jamais.

Et le fameux éclaireur prononça ces mots d'un accent pénétré.

— Elle sera très populaire ici, dit le colonel.

Il ne se trompait pas ; car, du moment de son arrivée, Kate Hughes, « la Jeune Fille en Gris », comme l'appelaient les soldats à cause de ses vêtements toujours de cette couleur, devint l'idole de tout le fort.

Une semaine après son arrivée, Buffalo Bill quitta le Fort Fetterman pour sa mission secrète. Il était seul. Mais le lendemain, Arizona John et une demi-douzaine d'éclaireurs d'élite se glissèrent hors du fort pour aller le rejoindre en un certain lieu de campement.

Le gardien de l'or.

Les éclaireurs qui avaient quitté le Fort Fetterman pour faire leur jonction avec Buffalo Bill, le chef de tous les hommes vêtus de peau de daim, – c'était le costume des éclaireurs, – dans les postes militaires de la frontière, le long de cette ligne très avancée en pays indien, étaient tous, nous l'avons dit, des hommes d'élite. Ils étaient au nombre de sept, sous la direction de John M. Burke, un garçon du Delaware, que les circonstances avaient poussé dans l'Ouest et qui s'y était fait connaître sous le nom d'Arizona John.

S'il y avait au monde quelqu'un qui n'aimât pas Arizona John, à part les « outlaws » qui le craignaient, cet homme-là, les camarades de Burke ne le connaissaient pas. Doux comme une femme dans ses rapports avec tout le monde, sauvage comme une panthère lorsqu'il était excité par la colère et le feu de l'action, Arizona John était un splendide spécimen de force et de courage virils, et il s'enorgueillissait de ce que Buffalo Bill, son chef, avait toujours et en toute circonstance confiance en lui.

— Choisissez vos meilleurs hommes, John, et cela me conviendra. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne veux que ceux qui seront disposés à franchir la ligne de démarcation du territoire indien, quand je les y appellerai.

— Vous les aurez, Chef.

— Et doublez l'armement et l'équipement ; emmenez deux chevaux pour chaque homme. De sorte, que si nous sommes acculés, nous pourrons faire double besogne.

— Ce sera fait. Et la même chose pour les provisions, évidemment ?

— Oui, car j'ignore combien de temps nous serons dehors. Je vous dirai franchement que notre piste doit être tenue secrète, car nous allons là comme des gardiens de l'or, pour chasser les mineurs qui se sont introduits dans le Big Horn Country ou Pays des Buffles, afin de dérober le jaune métal.

— L'expédition réussira parfaitement, Chef, bien que nous ne soyons qu'une poignée d'hommes, répondit Arizona John d'un ton résolu.

Les autres scouts qui composaient la bande hardie étaient : Texas Jack, un ancien éclaireur des Confédérés, Pony Bob, un petit homme plein d'énergie, qui, avec Buffalo Bill, avait fait partie plusieurs années auparavant, des courriers à cheval ou Poney Riders, ce qui lui avait valu son surnom, puis Nebraska Ned, Hank Hutchins, Kansas Kit et Buck Nelson.

Tous étaient des colosses de force, des merveilles d'endurance et des tireurs infaillibles. Ils étaient donc bien les gens qu'il fallait pour suivre Buffalo Bill, ce roi de la frontière.

Arizona John avait ses instructions, et il prit sans hésitation le chemin qui le menait là où il retrouverait Buffalo Bill.

Les chevaux emmenés en surplus servaient de bêtes de bât, et les hommes se tenaient prêts à tous les efforts qu'on pourrait leur demander.

La nuit ils s'étaient éloignés hors du fort, de manière à ne pas attirer l'attention. Ils chevauchèrent à une allure régulière et continue à travers l'obscurité et toute la journée suivante, sans se reposer, s'arrêtant seulement pour prendre leurs repas.

Le soleil se couchait quand ils arrivèrent au lieu désigné.

C'était un endroit fertile dans un profond ravin, avec des bois, de l'eau et de l'herbe en quantité.

Buffalo Bill était là et les salua de sa façon cordiale, puis il dit :

— C'est ici une cachette de premier ordre, Arizona John, et ce n'est qu'à une journée de cheval du fort, en allant vite, si nous avions à y envoyer demander de la troupe.

De plus, l'une des issues du ravin est bloquée, et l'autre pourrait être défendue, grâce à vos munitions, contre deux cents Indiens.

Je vais d'abord me frayer une piste seul ; mais je ne pense pas qu'il s'écoule beaucoup de temps avant que vous me voyiez de retour pour vous chercher ; peut-être même aurons-nous besoin de quelques soldats, car je suis assuré qu'il y a des voleurs d'or dans la contrée, bien que j'ignore leurs forces. C'est ce que nous devons découvrir.

S'ils sont trop nombreux pour nous, eh bien ! nous nous mettrons dans ce coin ou dans un autre aussi sûr, et nous enverrons chercher de l'aide.

— Nous sommes avec vous, Chef. Mais on m'a chargé de remettre cette lettre en vos mains.

— C'est du Colonel ?

— C'est lui qui me l'a donnée, avec beaucoup de bons souhaits pour vous ; mais l'écriture est d'une femme et cela a un air et un parfum féminins, dit Arizona John en souriant.

Buffalo Bill rougit franchement, mais il prit la lettre et, tandis que les autres étaient occupés à s'installer confortablement dans le camp, il la lut.

Elle était ainsi conçue :

« Mon cher Mr. Cody. Vous vous êtes éclipsé du fort avant que j'aie pu vous revoir et vous remercier de votre bonté pour moi, car, si vous n'étiez pas venu au secours de la diligence, l'autre jour, quel aurait été mon sort ?

Comme le Colonel Dandridge voyait combien j'étais affectée de ne pas avoir eu l'occasion de vous souhaiter bonne réussite, il m'a dit que je pouvais vous écrire. C'est ce que je fais maintenant pour vous montrer que j'apprécie votre bonté envers moi, et vous exprimer l'espoir que je vous reverrai quelque jour.

C'est à vous je crois, car le Major Colfax me l'a dit, que je dois mon surnom de frontière, « la Jeune Fille en Gris », surnom que j'aime particulièrement, car mon père était un officier de l'armée confédérée et portait l'habit gris. Moi, au contraire, me voilà devenue captive volontaire des « Gas en bleu ». J'aime la vie sauvage d'un fort de frontière.

Encore une fois, avec tous mes bons souhaits

Votre amie sincère,

« Kate Hughes. »

— Le surnom que les soldats lui ont donné vient de ce que j'avais dit que la petite fille en gris était une perfection, et elle l'est. C'est gentil à elle de m'écrire.

Si je ne me trompe, d'après tout ce que j'ai entendu, il y a un certain nombre de « Gas en bleu » portant l'épaulette qui aimeraient capturer la petite rebelle.

Et Buffalo Bill serra soigneusement la lettre précieuse pour la relire à l'occasion.

La nuit au camp se passa tranquillement et le lendemain matin, après déjeuner, Buffalo Bill expliqua à ses hommes pourquoi on les avait menés là, puis il partit seul pour sa mission de découvrir les voleurs d'or, tout en ne se laissant pas voir aux Peaux-Rouges ennemis, qui habitaient cette région.

Le fort inconnu.

Après qu'il fut sorti du cañon, en descendant à cheval le cours d'eau dont la source était plus haut dans le ravin, de manière à ne laisser aucune trace qui permît de remonter jusqu'au camp, le scout, prenant sa boussole, s'orienta et tourna la tête de son cheval du côté de l'est, en inclinant un peu au sud.

La matinée était presque écoulée et son cheval bien reposé, avait fait une bonne étape, quand il arriva soudain sur une piste fraîche, qui croisait son chemin et se dirigeait vers une chaîne de montagnes âpres et sauvages, sur sa gauche.

Le cheval qui avait passé par là était ferré et les traces ne dataient que de quelques heures ; le scout n'eut pas de peine à le voir, et il résolut aussitôt de les suivre.

Abandonnant son projet de faire halte pour le repos et le repas de midi, il poussa rapidement son cheval sur la piste.

Il parcourut ainsi plusieurs milles et arriva jusque dans les retraits les plus profonds des montagnes, à un endroit où la piste remontait vers le sommet d'une chaîne.

Il continua encore et gravissant la pente, il se trouva soudain, à son grand étonnement devant un fort construit solidement en plein roc dans cette solitude ignorée, et

de l’existence duquel il n’avait pas la plus lointaine et légère notion.

Buffalo Bill fit halte et contempla avec stupéfaction son étrange trouvaille.

Le chemin qu’il avait suivi se bifurquait juste à l’endroit où il se trouvait maintenant, et ne conduisait pas jusqu’à cet ancien fort.

Cependant le scout restait immobile ; il ne reprenait pas la piste, et il ne montait pas non plus au fort ; il semblait confondu d’étonnement.

À mesure qu’il regardait plus attentivement, il voyait que c’était une habitation, une sorte de cabane en rochers plutôt qu’un fort à proprement parler, bien que les fenêtres en fussent étroites et le toit plat. Cette cabane avait environ trente pieds carrés et douze pieds de haut ; la construction en était très solide.

On avait choisi des quartiers de roche grands et carrés, et ils avaient été superposés exactement avec beaucoup de soin et même un certain art.

Située sur la pointe extrême d’une colline, cette espèce de maison commandait tout autour une vaste étendue et pouvait être défendue aisément.

Se décidant à s’approcher davantage, le scout vit qu’elle avait l’aspect des choses depuis longtemps abandonnées.

Mais qui l’avait bâtie ?

Où étaient ceux qui l’avaient élevée dans le désert ?

Ces questions Buffalo Bill se les posait, sans pouvoir se donner de réponse.

— Mon idée, se dit-il enfin, est que cela a été bâti pour servir de forteresse à des hommes qui campaient en bas de la vallée, mais qui se réfugiaient ici en cas de besoin.

Il mit pied à terre, cacha son cheval dans un fourré de cèdres et, carabine en main, gravit lentement la colline.

En atteignant la forteresse, il lui sembla que la désolation et l'abandon y régnaient seuls.

Il s'avança jusqu'à la porte, faite de troncs d'arbres fendus, et suspendue sur des gonds fabriqués avec des fers à cheval.

Il regarda avec précaution à l'intérieur et vit qu'il y avait un plafond fait de troncs d'arbres, haut d'environ sept pieds, et une échelle conduisant à un grenier.

— Oui, on pouvait garder les chevaux en bas dans les moments de danger, et les hommes combattaient postés sur le toit. C'est égal, je ne comprends pas cela, car je n'ai jamais eu connaissance qu'un blanc soit venu dans cette contrée en un temps aussi lointain que celui qu'indique la nature et l'état de cette construction ; et ce ne sont certainement pas les Peaux-Rouges qui l'ont élevée… Je vais jeter un coup d'œil là-haut.

Buffalo Bill se dirigea vers la grossière échelle et commença l'ascension.

Mais soudain il fut frappé d'un coup violent qui le renversa en arrière sur le dur et sale plancher ; en même temps trois hommes s'abattaient en plein sur lui.

Étourdi par le coup et la chute, il fut quelques secondes avant de reprendre ses esprits. Dans cet intervalle on lui prit son revolver et son couteau. Sa carabine lui avait été arrachée de la main dans la chute.

Mais Buffalo Bill n'était pas homme à se résigner peureusement à être fait prisonnier. Par un effort de sa vigueur merveilleuse, il se mit debout avec les trois hommes accrochés à lui.

Il fit lâcher prise à l'un d'eux et le jeta au loin, un autre reçut un coup qui le mit hors de combat, et le troisième fut lancé contre la muraille avec une telle violence qu'il en resta assommé.

Il semblait alors que le scout fût maître de la situation, bien qu'étant désarmé.

Sa première pensée fut de reprendre ses armes, mais comme il se baissait, le canon d'une carabine passa par la trappe, braqué sur lui.

— Haut les mains, Buffalo Bill, ou je presse la détente !

Il est peu probable que le scout eût obéi à cet ordre menaçant, car il avait reconnu d'un coup d'œil que l'homme restant invisible ne pouvait pas bien le voir lui-même et tirerait un peu au hasard. Il méditait un saut vers la porte, lorsque celui dont il s'était débarrassé en premier lieu bondit sur lui comme une panthère.

Les autres, qui avaient eu le temps de se remettre, suivirent l'exemple de leur camarade et se précipitèrent, tandis que l'homme du grenier se laissait tomber à terre, revolver en main.

— Vous êtes un homme mort si vous résistez plus longtemps, Buffalo Bill, cria celui-ci en mettant son revolver dans la figure du scout.

Voyant qu'il n'avait aucune chance de son côté, Buffalo Bill se soumit, de son air indifférent, à la force des circonstances.

— Fort bien, camarades ! À quel jeu jouez-vous ?

Bien qu'ébranlé par le coup sur la tête et la chute de l'échelle, le scout eût encore été en assez bonne condition pour se tirer d'affaire si l'appoint des pistolets n'avait pas été contre lui. Son regard errait, froid et scrutateur, de l'un à l'autre de ses ennemis victorieux.

Il vit que le coup qu'il avait porté dans le visage de l'un avait sérieusement compté, que celui qu'il avait collé contre le mur était vilainement meurtri, et que le troisième semblait plus que satisfait de ce qu'il avait senti de la poigne du scout.

Le dernier qui s'était laissé tomber du grenier, était en parfait état et paraissait être le chef.

Le scout reconnut en outre que les hommes aux mains desquels il se trouvait, étaient d'une aussi mauvaise espèce que les pires que sa mauvaise chance lui eût fait rencontrer depuis longtemps.

Cependant, en jetant un autre regard sur celui qui semblait le chef, Buffalo Bill vit tout de suite qu'il y avait une différence sensible entre lui et les autres.

Son visage avait quelque chose d'affiné qui ne s'accordait pas du tout avec la vie de desperado qu'il semblait mener.

Buffalo Bill eut sujet plus tard de se souvenir de cette impression d'une manière bien frappante.

Les voleurs d'or.

Buffalo Bill était solidement lié avec des lassos et deux des hommes le tenaient sous le canon de leurs revolvers comme s'ils redoutaient une autre lutte.

Il reconnaissait dans ces quatre individus de vrais types d'hommes de la frontière, et il était sûr que c'étaient des chercheurs d'or.

Le chef était un bel homme, bien découplé, blond de cheveux et de barbe, et bien vêtu.

— Je crois que je vous connais, dit le scout en s'adressant à lui.

— Vraiment ?

— Oui, nous nous sommes déjà rencontrés.

— Où et quand ?

— Vous êtes un homme que j'ai connu à Denver sous le nom de Don Milner, et vous faites ici ce que vous faisiez là-bas.

— Et quoi donc ?

— Vous êtes un voleur d'or.

— Ah !

— Vous avez conduit des hommes dans les terres du Gouvernement pour faire la chasse à l'or et vous tenez constamment les Indiens sur le sentier de la guerre pour empêcher que d'autres ne viennent en cette contrée ; ce qui fait aussi que les soldats n'osent plus faire des reconnaissances par petits détachements.

— Vous m'avez joliment deviné, c'est en effet mon métier, Buffalo Bill ; nous sommes des voleurs d'or, si vous voulez.

— J'en suis sûr, mais si c'est là toute votre compagnie, vous êtes des gens hardis de vous aventurer jusqu'ici.

— Vous y êtes bien.

— Je suis un scout et mon devoir me mène n'importe où quand il s'agit de guider une troupe de soldats.

Le beau voleur d'or se mit à rire et répondit :

— Voilà qui est bien dit, habilement insinué, pour essayer de nous faire croire que vous êtes maintenant en train de guider une troupe.

— Êtes-vous sûr que je ne le suis pas ?

— Oui, je crois que vous êtes simplement en train de faire seul une de vos audacieuses reconnaissances dans le pays, et je suis sûr d'une chose.

— Laquelle ?

— Vous avez croisé ma piste à une douzaine de milles d'ici ; mais vous ne saviez pas que mon camarade que voici, Iron Ike, suivait à un demi-mille derrière moi.

— Non, je ne le savais pas. J'aurais dû être plus circonspect.

— Iron Ike vous a vu, lui, et aussitôt il a filé vers notre camp par un raccourci qui abrège de plusieurs milles le chemin que vous avez fait en me suivant. Il m'a rattrapé à pied et m'a averti ; alors j'ai fait un détour pour rejoindre le camp, puis nous sommes venus ici pour vous tirer à l'affût.

Si vous n'étiez pas entré, nous vous aurions fusillé du haut du toit.

— Cela signifie que votre bande est ici toute entière.

— Nous sommes assez en tout cas.

— C'est vous qui avez bâti cette cabane de rochers ?

— Oh ! non. Elle a été bâtie par une bande de chercheurs d'or il y a bien des années ; tous furent tués ici, excepté un seul qui me révéla l'existence de ce fort au moment de mourir d'une balle reçue dans un combat en pays Cheyenne, parce que j'étais bon pour lui. Il me dit que les autres avaient été tués dans leur fort, et plus tard j'ai fait enterrer leurs os décemment.

— Il vous dit aussi qu'il y avait de l'or ici ?

— Oh ! oui, sans quoi je ne serais pas venu. Il avait l'intention de trouver des compagnons et de revenir ici, mais la mort l'arrêta et c'est nous qui vînmes.

— Combien y a-t-il de temps que vous êtes ici ?

— Près d'un an.

— Heureux sans doute ?

— Oui, cela a bien marché, et nous sommes tout prêts à partir pour les comptoirs avec notre récolte.

— Les Indiens ne vous ont pas gênés ?

— Non.

— Quand partez-vous ?

— Iron Ike et moi nous revenions de prendre quelques sacoches d'or que nous avions cachées là-bas, quand nous vous avons vu. Nous devons partir demain à l'aube ; ainsi vous êtes venu juste à temps.

— À temps pour vous trouver violant les lois en venant ici voler de l'or.

— Oui, et ce n'est pas tout, dit Iron Ike.

— Quoi encore ?

— Vous êtes venu pour trouver votre tombe ici.

— Ce qui veut dire que vous avez l'intention de me tuer ?

— Vous le prenez froidement, c'est certain.

— Je prends les choses comme elles viennent.

— Oui, vous devez mourir, Buffalo Bill, répéta Iron Ike, et les deux autres le déclarèrent à l'unisson, tandis que le chef gardait le silence.

— Qu'avez-vous contre moi ? demanda le scout avec le plus grand sang-froid.

— Simplement que vous êtes un officier au service de la loi, un éclaireur de l'armée et que nous, nous sommes des

violateurs de la loi. Je vous ai déjà vu à l'œuvre et mes camarades aussi, et nous savons que nous serions pris et pendus peut-être, comme chercheurs d'or en pays prohibé, si nous vous laissions la vie. Vous nous avez trouvés, vous avez découvert notre secret, et quoique nous admirions en vous l'homme de nerf et l'éclaireur légitimement fameux, la conservation de soi-même est la première loi de la nature, et, pour notre conservation, nous devons vous ôter la vie.

— Comment puis-je vous nuire, seul comme je suis ?

— Vous pouvez aller à Fetterman et envoyer des courriers aux différents postes pour nous couper la route, et ainsi nous risquerions de perdre tout, en livrant bataille pour sauver notre vie.

— Supposez que j'engage ma parole de ne pas vous trahir.

— Je reçois votre parole, Buffalo Bill, dit d'un ton de franchise Don Milner, le chef.

Mais les autres vociféraient sauvagement :

— Non, non, nous ne voulons pas recevoir la parole d'un homme tel qu'il soit, quand notre vie est en jeu.

Un compromis.

Le chef semblait être le seul à vouloir accepter l'engagement de Buffalo Bill de ne pas les trahir.

Il suffisait de regarder la physionomie des trois autres, pour voir qu'ils seraient sans merci.

Le scout savait que leur campement était près de là en bas, dans la vallée. Y en avait-il d'autres dans ce campement ? Il ne pouvait pas le dire, mais il tâcherait de le savoir.

S'il y en avait d'autres, ils pouvaient se ranger du côté de leur chef.

Buffalo Bill se rendait parfaitement compte qu'il était dans une de ces situations qu'on appelle désespérées.

Il avait cent chances pour une contre lui. Mais il n'était pas homme à s'abandonner, tant qu'il restait une lueur d'espoir.

Il dit donc :

— Eh bien ! Capitaine, vos hommes ici ne paraissent pas être partisans de recevoir ma parole ; mais peut-être que le reste de votre bande se rangerait à votre avis… Vous savez que je ne me soucie pas d'être tué si je puis l'éviter.

— Il n'y a qu'un homme au campement, c'est le seul de nous qui ne soit jamais monté ici ; nous ne sommes venus que cinq dans ce pays, pour chercher l'or, dit le chef.

— Et Doc John sera avec nous, capitaine, dit l'un des hommes.

Black Jack qui avait été le plus acharné dans sa lutte avec le scout et était en train de panser ses contusions, reprit de son côté :

— Oui, nous sommes quatre contre vous, et, puisque nous avons risqué notre vie pour gagner l'or que nous avons, je ne vois pas pourquoi nous laisserions aller un homme que rien n'empêcherait de nous trahir.

— C'est exactement mon idée.

— Tuons-le, je vous dis ! répétèrent-ils à l'unisson.

Le chef ne donnait toujours aucun signe d'acquiescement ; il prit enfin la parole et, d'un ton sérieux :

— Camarades, dit-il assez doucement, je conviens de tout ce que vous dites ; j'ai tout autant à risquer que vous – oui, et même plus, car c'est le secret que je possédais qui vous a amenés ici, et j'ai pour ma part un tiers de la poussière d'or récoltée, comme vous y avez tous consenti. Maintenant, ce n'est pas un homme ordinaire que vous voudriez tuer ; c'est un ? Vous savez tous ce qu'est Buffalo Bill, qu'il a conquis un grand nom et qu'il a mille fois risqué sa vie pour les autres. Il a sauvé des centaines d'existences, il a servi de médiateur entre les Indiens et les colons, il a détruit les désordres, et il est le roi des hommes de la frontière. Je vous demande en conséquence d'accepter sa parole de ne pas nous trahir si nous lui laissons la vie sauve, et de ne pas

charger notre conscience du meurtre cruel d'un homme qui était à notre merci, quand cet homme c'est, Buffalo Bill. Vous sentirez mieux cela après, et vous jouirez d'autant mieux de l'or pour lequel vous avez couru tant de dangers. Maintenant, camarades, prouvez que vous êtes des hommes, et faites ce que je vous demande ; – car celui-ci ne mendiera jamais la vie comme une aumône, il n'est pas bâti de cette sorte.

Ces paroles du chef étaient un vigoureux appel en faveur du scout et il les avait prononcées avec chaleur. Mais elles n'amenèrent aucune détente sur la face rigide des autres.

Ils étaient affolés par l'amour de l'or ; ils avaient fait leur fortune, on ne la leur prendrait pas.

Ils ne voulaient courir aucun risque.

Tout en admettant la vérité du raisonnement de leur chef en faveur de Buffalo Bill, tout en étant fâchés, même, que ce fût justement lui qui fût tombé en leur pouvoir, ils ne pouvaient pas lui permettre de s'en aller librement et d'avoir ainsi la liberté de les trahir.

— Non, Capitaine, il peut bien avoir l'idée de tenir sa parole maintenant que sa vie est en jeu, mais quand nous l'aurons laissé aller, il l'oubliera et il ira au fort nous trahir ; et nous ne pouvons pas voyager vite, vous savez, puisqu'il ne nous reste plus que deux chevaux, dit Nick Morgan.

— Et puis il va vouloir son cheval aussi et son équipement, Capitaine, ajouta Black Jack Dunn.

— Oui certes, il faut qu'il meure, reprit férocement Iron Ike.

Le chef semblait profondément peiné et regardait Buffalo Bill qui conservait une impassibilité de fer.

— Je suis horriblement ennuyé, Buffalo Bill, et c'est sincère. Écoutez, camarades, j'abandonnerai la moitié de ma part si vous l'épargnez.

— En vérité je vous remercie, monsieur, et j'apprécie votre générosité, mais si vous abandonnez votre part, cela ne fera pas céder ces hommes ; car c'est du sang qu'ils veulent maintenant.

— Du sang en effet, et votre vie, que nous allons avoir, dit Iron Ike.

— Permettez-moi de vous suggérer un compromis, dit Buffalo Bill avec un sourire.

— Quel est-il ? demanda vivement le chef.

— Ces hommes ont peur que je ne les trahisse, à ce qu'ils disent, et c'est pourquoi ils veulent me tuer. Comme je ne me soucie pas de quitter la vie pour le plaisir de quelque desperado, je propose que vous me mettiez hors d'état de vous nuire ; – pour ce fait, prenez mon cheval et laissez-moi à pied ; pendant le temps qu'il me faudra pour gagner un fort, il vous sera facile de vous mettre en sûreté.

— Parfait, j'accepte le compromis, s'écria Don Milner.

Une cruelle alternative.

Le plan que Buffalo Bill avait imaginé pour sauver sa vie ne fut pas bien accueilli par Iron Ike et ses compagnons.

Ils ne paraissaient pas se fier au scout même à pied.

— Moi, je dis non, fit l'un.

— Je dis comme vous.

— Cet homme-là est comme un fusil, dangereux s'il est chargé, et l'on ne sait jamais s'il ne l'est pas.

— Vos hommes s'entêtent à vouloir ma vie, je le vois, remarqua tranquillement Buffalo Bill en se tournant vers le chef.

La figure de Don Milner valait la peine d'être étudiée.

Elle devenait sévère et résolue ; le scout vit que le chef était en train de prendre une décision, et ses hommes le voyaient aussi.

Beau comme une peinture, Don Milner avait dans son visage quelque chose qui dénotait du nerf et de la force de volonté.

Il était venu aux mines pour faire fortune, mais la chance s'était tournée contre lui dans cette recherche de l'or.

Étant allé seul dans la montagne, il l'avait trouvée riche, comme il le supposait ; après avoir amassé une grande quantité, il s'était rendu au camp pour vendre son métal.

— Ce n'était pas de l'or.

Ce n'en avait que l'air, et ça ne valait rien.

Alors il s'était mis à exercer la médecine ; mais cela ne lui rapportait guère, car il ne recevait qu'une petite partie de l'argent qu'il gagnait.

Sur ces entrefaites, il avait appris le secret de cette fatale expédition dont nous avons parlé et l'existence du fort de rochers, par la bouche du dernier survivant lorsqu'il était à l'article de la mort.

Don Milner avec quatre compagnons, était alors parti pour le pays de l'or.

Il était dur pour lui d'être ruiné maintenant par une bonne action, – la mise en liberté de Buffalo Bill.

Et pourtant il voulait la faire ; il l'avait résolu ainsi dans son esprit.

— Camarades, dit-il, c'est la vie de Buffalo Bill que vous paraissez vouloir, et non pas la simple possibilité de nous échapper avec notre or.

— Nous entendons être sûrs de garder ce que nous avons gagné, Capitaine, dit Iron Ike.

— Je vous ai offert la moitié de mon or, et le scout a dit que nous pouvions prendre son cheval et le laisser à pied. Maintenant je vous déclare ici nettement que le compromis qu'il m'offre me va.

— Cela veut dire que vous vous mettez contre nous, Don Milner ?

— Oui, Ike ; car vous ne devez pas tuer Buffalo Bill sans cause, quand nous avons la possibilité de nous tirer d'affaire sans avoir à le redouter.

— Je pense que nous ne nous entendrons pas, Capitaine ; maintenant que nous avons l'or, je ne veux pas de risques.

— Ike a raison.

— Oui, et je dis de même.

La figure de Don Milner ne changea pas lorsqu'il dit :

— C'est mon secret qui vous a donné l'or et c'est moi qui vous ai amenés ici. J'ai payé de mon argent pour vous tous, vos chevaux et votre équipement, et j'ai plus à perdre qu'aucun de vous. Pendant plus de deux ans j'ai lutté rudement dans ce pays et dès maintenant je vois le repos et le luxe qui m'attendent, à mon retour chez moi ; mais je vous le dis en face ici, et je vous le dis sérieusement, je tue l'homme qui essaie d'attenter à la vie de Buffalo Bill. Oui, laissez-le à pied, si vous voulez, ici, dans ce désert, seul, loin de tout secours ; et nous, avec son cheval en plus des deux nôtres ; nous pourrons gagner du temps et nous sauver, avant qu'il lui soit possible de mettre les soldats sur nos traces. Mais je vous le dis encore, quand je devrais sacrifier ma propre vie, celui qui essaie de le tuer meurt de ma main.

Il n'y avait pas à se méprendre aux paroles de cet homme.

Il pensait exactement ce qu'il disait, et il était prêt à donner sa vie pour défendre le scout.

Les hommes le connaissaient bien, et ils le virent sans surprise aller tranquillement se mettre devant le scout, pour lui faire un rempart de son corps.

Ils se regardèrent les uns les autres, puis leurs yeux se portèrent tour à tour sur leur audacieux chef, et sur le scout.

— Dites, camarades, si l'un de nous meurt, il restera d'autant plus d'or à partager, dit Iron Ike. Courrons-nous la chance de voir qui s'en va et qui reste ?

Les deux autres ne répondirent pas, mais Buffalo Bill dit sèchement :

— Mon idée est que c'est l'homme du camp qui aura le magot ; car votre capitaine vous tient sous son feu, et il abattra sûrement deux de vous trois avant de succomber, – peut-être les trois ; je ne serais même pas surpris si, avec ma chance habituelle, je sortais de là libre et me trouvais l'héritier naturel de votre or.

Les hommes le regardaient avec stupéfaction, et Don Milner dit d'un ton admiratif :

— Vous avez certainement du sang-froid, Buffalo Bill.

Les autres le trouvaient aussi ; mais comme Iron Ike n'était pas soutenu dans son intention de donner l'or à celui qui resterait vivant, il hésita et dit :

— Très bien, Capitaine ! Je ne suis pas homme à vouloir me tourner contre vous, et j'offre un compromis, de mon côté.

— Faites-le connaître.

— Ce que je dis, je le pense, et je dis qu'il faut prendre le cheval de Buffalo Bill, son équipement, ses armes, et tout, et lui laisser la vie tandis que nous nous en irons.

— Et le laisser mourir d'inanition, sans rien pour se couvrir la nuit, sans armes pour se défendre… Non ! dit Don Milner avec indignation.

— J'accepte ces conditions, dit Buffalo Bill.

Un ami secret.

— Comment ? Voulez-vous dire que vous consentez à être abandonné ici, dans ce pays désert, seul, sans arme et sans nourriture ?

— Oui, Capitaine Milner.

— Mais c'est vous prêter au désir de ces hommes ; c'est aller au-devant de votre mort.

— Non : car je peux rester plusieurs jours sans manger, et il ne m'en faut que trois ou quatre pour atteindre le fort.

— Mais la nuit ?

— J'allumerai du feu pour me tenir chaud.

— Mais n'imaginez pas que vous aurez des allumettes, dit Iron Ike.

— Très bien, je n'allumerai donc pas de feu.

— Mais, dit le chef, vous n'aurez rien pour vous protéger contre les bêtes fauves.

— Je les affronterai.

— Dites donc, Capitaine, nous lui donnons une chance à courir, – il l’accepte ; – alors à quoi bon tatillonner plus longtemps ? dit Iron Ike.

D’un bond, Don Milner fut devant l’homme, les yeux flamboyants.

— Prononcez encore un mot, et je vous tue, quand ce devrait être le dernier acte de ma vie ! Buffalo Bill a accepté le compromis, qui est une lâcheté de votre part : mais je le lui déclare hautement ici, s’il refuse, je le soutiendrai.

Iron Ike baissa le nez, il sentit qu’il avait été trop loin.

Un rapide regard jeté sur ses camarades lui fit voir que l’action du capitaine les avait subjugués aussi ; il leva donc simplement les mains, en signe qu’il se rendait.

Il avait réellement peur de risquer une réplique sous la flamme de ces yeux brûlants.

— Buffalo Bill, reprit le chef, je voudrais vous voir mieux traité ; mais plutôt que d’avoir une scène de meurtre ici, je me plie à ce compromis puisque vous l’acceptez. Nous sommes prêts à partir, ou nous le serons tout à l’heure, vous devez donc rester ici jusqu’à ce que nous ayons plié bagage et que nous nous soyons éloignés : mais il faut que vous restiez attaché jusqu’au dernier moment.

— J’accepte la situation telle qu’elle est.

— Jack, allez chercher le cheval du scout et amenez-le ici. Vous, Nick, allez au camp et dites à John que nous nous mettons en route dans une demi-heure. Pour vous, Ike, allez au pâturage, sellez nos deux chevaux et amenez-les ici. Comme cela nous voyagerons assez bien, avec deux chevaux

pour porter notre or et notre équipement, et une bête à monter tour à tour pour nous reposer.

Iron Ike avait l'air disposé à regimber contre l'ordre, mais ses deux compagnons étaient déjà partis pour obéir, et il les imita en maugréant.

— Eh bien ! monsieur, je vous dois la vie, et je crois que vous savez que je ne suis pas homme à oublier un service rendu, dit Buffalo Bill, lorsque le chef fut seul avec lui.

— Je n'ai pas fait plus que ce que me commandait l'humanité, et laissez-moi vous dire franchement tout de suite que je me trouve avoir quelque nourriture dans ma poche et que je la mettrai pour vous ici, dans le vieux fort, à côté d'un de mes revolvers, de quelques munitions et d'un couteau.

— Vous êtes certainement un ami.

— Quand je quitterai le campement, je m'arrangerai, si je puis le faire sans être vu, car je ne veux pas d'affaire, pour vous laisser une couverture ; du moins vous aurez quelque chose pour vous couvrir la nuit.

— Je ne vous oublierai pas, Capitaine Milner, dit gravement le scout.

Le chef fit alors comme il l'avait dit : il laissa cachés derrière une pierre dans un coin, du pain et de la venaison grillée avec un revolver et un lourd couteau de poche, et il eut soin d'appeler Buffalo Bill pour lui montrer où il les avait mis.

Cependant l'homme revint avec la monture de Buffalo Bill, et peu après Iron Ike amena les deux chevaux des chercheurs d'or, les seuls qui leur restassent des douze qu'ils avaient emmenés.

— Dites donc, Buffalo Bill, il nous faut votre habit et tout le reste de vos vêtements, car les conditions sont qu'on ne vous laissera rien, dit Iron Ike en jetant un regard aigu du côté du chef.

— Excepté la vie… merci ! répondit Buffalo Bill avec un sourire sarcastique.

— Vous êtes déjà chançard d'avoir ça, car c'est un cas de vie ou de mort pour nous, et c'est seulement parce que le capitaine a un cœur de poule qu'on vous permet de vivre.

— Je ne suis pas un homme à qui l'on dit : meurs ! Iron ike. Il se peut que nous nous retrouvions quelque jour ; au fait, j'en suis sûr, car vous êtes de ces hommes pour lesquels la prospérité c'est la ruine, et vous mourrez un jour ou l'autre sur cette frontière, avec vos bottes et sous le harnais, souvenez-vous de mes paroles.

— C'est une menace, Buffalo Bill ! s'écria sauvagement Iron Ike.

— Ce n'est qu'une prédiction. J'ai déjà souvent rencontré de vos pareils et je sais quelle fut leur destinée.

L'homme rit grossièrement et reprit :

— Bien, bien, je ne veux pas me quereller avec un mourant, car si vous ne mourez pas de faim, vous fournirez un festin aux lions de la montagne. Je n'ai rien contre vous moi, sinon que vous êtes venu vous mettre entre nous et la réussite de notre entreprise.

— Allons, monsieur, nous avons assez causé. Montez à cheval et allez au camp, dit Don Milner en avançant la main sur la bride du cheval du scout.

— Je veux vous faire présent de mon cheval et de mon équipement monsieur, dit alors celui-ci.

— J'accepte le cadeau avec reconnaissance, répondit le chef, tandis qu'Iron Ike devenait noir de rage, car il avait déjà jeté son dévolu sur le magnifique cheval du scout.

— Avez-vous des papiers ou quelque petite chose que vous désiriez garder, Buffalo Bill ? demanda Don Milner sans s'occuper de l'air d'Iron Ike, mais en ayant soin, cependant, de ne pas le quitter des yeux et de tenir la main à portée de son revolver, toute prête à s'en servir.

— Rien, je vous remercie.

Abandonné.

Les hommes se dirigèrent alors vers leurs chevaux, et Don Milner commença à délier le lasso avec lequel le scout avait été si solidement attaché.

Ce n'était pas une tâche facile, mais enfin il en vint à bout et le chercheur d'or laissa le lasso tomber en rond par terre sans avoir l'air d'y faire attention.

Le scout étira ses membres comme un homme qui s'éveille d'un profond sommeil, puis il enfonça ses mains dans ses poches et se tint debout dans une pose exempte de toute affectation, mais pleine d'aisance et d'audace.

— Au revoir, Buffalo Bill, j'espère que j'apprendrai quelque jour que vous vous en êtes tiré, dit Don Milner.

— Au revoir Capitaine, et merci pour votre bienveillance envers moi !

Sautant en selle sur le cheval de Buffalo Bill, – les deux autres étaient déjà montés, et se dirigeaient vers le campement, – le capitaine salua de la main et partit.

Buffalo Bill inclina simplement la tête sans parler et resta dans la même attitude, insouciante et hardie, jusqu'à ce

que les hommes eussent disparu au bas de la hauteur, du côté de leur camp.

Alors il entra dans la maison et se mit à reconnaître les lieux.

Il vit l'étage au-dessus ; il y avait des bancs tout autour du mur, et une trappe qui conduisait sur le toit .

La grossière échelle se continuait jusque-là. Il y monta et regarda autour de lui.

La situation était bonne pour la défense, et cependant ceux qui avaient jadis bâti cette cabane y avaient perdu la vie, sauf celui qui était absent au moment de l'attaque et qui, sauvé par cette circonstance, avait fini par mourir lui aussi, sous le harnais, et avait, avant que ses lèvres fussent à jamais closes, révélé son secret à Don Milner.

Le scout cependant regardait toujours ; il vit une colonne de fumée qui s'élevait en tournoyant du fond de la vallée.

Cela lui apprit où se trouvait exactement le campement et il se dit qu'il ne perdrait pas de temps à le chercher.

Il descendit du toit et alla à l'endroit où le capitaine avait caché les choses pour lui.

Il y avait un morceau de biscuit une tranche de venaison grillée, des allumettes, un revolver, une bonne quantité de cartouches et un couteau de poche.

Alors il pensa tout haut :

— Je ne suis pas si mal en point après tout, car j'ai là assez de nourriture pour une journée et je peux atteindre le camp de mes hommes de bonne heure demain matin.

J'ai de la chance d'avoir les éclaireurs là-bas et de pouvoir m'y équiper de nouveau pour reprendre ma piste.

Cela sera un retard d'une couple de jours, mais ne tirera pas beaucoup à conséquence, après tout.

Buffalo Bill resta plusieurs heures aux environs du fort de rochers, à bien tout regarder et tout noter dans son esprit ; puis il se dirigea vers le campement des voleurs d'or.

Il s'approchait avec précaution ; mais il vit bientôt que le camp était abandonné, car les coyotes étaient déjà à flairer tout autour.

C'était une indication que les hommes étaient partis depuis déjà un peu de temps. Sans plus tarder il entra dans le campement.

Il était bien abrité, près d'une source et d'un petit bois ; mais il n'y avait pas d'herbe auprès, de sorte qu'il fallait envoyer les chevaux paître à quelque distance.

Une recherche plus approfondie lui révéla une couverture cachée dans des buissons. Il y trouva enroulés un bidon pour l'eau, un second revolver, un bowie-knife et un havresac contenant du café, une tasse en étain et un morceau de lard.

— Cet homme est véritablement mon ami, murmura Buffalo Bill.

Il chargea tous ces trésors sur son épaule, remplit le bidon à la source et retourna au fort de rochers.

Il ramassa le lasso en passant, et il allait franchir la porte quand, d’un bond, un énorme lion de montagne en sortit.

Jamais dans sa vie Buffalo Bill n’avait tiré plus vite un revolver, et jamais il n’avait mieux visé, car sa balle entra dans l’œil de la bête sauvage, au moment où elle était presque sur lui.

— Une nouvelle dette envers Don Milner, murmura le scout, car c’en était fait de moi s’il ne m’avait pas laissé des armes pour me défendre.

Le retour.

Le lion avait senti le sang coulé de la blessure qu’un des assaillants du scout avait au visage : il avait remonté, en suivant les traces fraîches, jusque dans l’intérieur du vieux fort, et, furieux sans doute, s’était violemment élancé au dehors en entendant un bruit de pas.

La bête se sentant prise dans cette chambre s’était impétueusement précipitée vers la seule issue par laquelle elle sentait que venait le danger.

Si Don Milner n’avait pas laissé des armes au scout et si celui-ci ne s’en était pas servi de façon meurtrière, sa vie finissait là.

L’éclaireur resta une bonne minute à contempler la bête morte.

— C’est une vraie rencontre nez à nez, et je l’ai échappé belle, murmura-t-il ; et il prit le chemin du retour sur la même piste qu’il était venu.

Il savait que c’était une marche de trente milles qu’il avait à faire, et sur un chemin difficile.

Mais il ne se plaignait pas, se considérant comme très heureux de pouvoir se mettre en route.

Son allure ferme et assurée se soutint jusqu'au coucher du soleil, et alors il se trouva un endroit pour camper.

Avec ses allumettes, il alluma un feu dans une place abritée, se fit rôtir du lard, chauffa son biscuit et se confectionna une tasse de café, se félicitant de bien des choses : il n'avait pas à aller sans souper, il avait la grande couverture laissée par Don Milner, de quoi se faire un lit ou autant vaut, sans compter qu'il avait aussi de quoi faire du feu, et des armes pour se défendre.

— J'aurais été vraiment dans une mauvaise passe, songeait-il, si on m'avait laissé sans nourriture, sans arme, sans allumette et sans couverture ; je le sens d'autant mieux que j'ai depuis longtemps de bons motifs de connaître les bêtes sauvages de ces montagnes.

S'enroulant dans sa couverture, après avoir jeté une grosse bûche sur le feu, il s'endormit bientôt et ne s'éveilla qu'à l'aube.

Après avoir mangé modérément de ses provisions, car il désirait se prémunir contre tout incident, il se remit en marche et avant midi, il arrivait au petit camp, où il surprit les scouts par sa soudaine apparition.

Alors il leur dit ce qui lui était arrivé.

Ils écoutaient en ouvrant de grands yeux, puis John Burke dit :

— Mais qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

— Dîner, m'équiper à nouveau, monter un des chevaux et camper ce soir au vieux fort rocheux, car il faut que j'avance le plus rapidement possible. Pendant ce temps vous, les hommes, vous suivrez ma piste un peu après que je serai

parti, vous tenant à quelques milles derrière moi, de manière à être sous la main quand besoin sera.

Buffalo Bill se mit alors à l'œuvre pour se préparer un bon dîner, car il avait faim, et les scouts l'aidèrent.

Ensuite il choisit le meilleur des chevaux de main, le sella et le brida, alors il prit une des carabines et quelques provisions avec une couverture supplémentaire, et leur dit le nouveau au revoir, en ajoutant :

— J'espère que j'aurai meilleure chance cette fois.

— Je trouve que vous avez eu énormément de chance la dernière fois, Bill, fit remarquer Arizona John avec assez d'à-propos.

Le soleil n'était pas couché quand Buffalo Bill monta au vieux fort de rochers et dispersa les coyotes rassemblés autour des restes du lion mort.

Allant alors au campement abandonné des voleurs d'or, Buffalo Bill, dès qu'il eût mis le cheval là où il pouvait trouver de la bonne herbe, remplit son bidon à la source et retourna au fort.

Il alluma un feu, cuisina son souper et passa une heure dans la dégustation d'une bonne pipe. Cela donnait au cheval le temps de bien se repaître et de se reposer. Buffalo Bill tenait à ce qu'il fût en possession de tous ses moyens.

À la fin cependant, il alla le chercher ; et tous deux, lui et le cheval, jouirent de la sécurité de la cabane pendant cette nuit-là.

Au point du jour il était en selle.

Les Collines furent atteintes avant le coucher du soleil ; et l'éclaireur campa pour souper au bord de la rivière ; mais, après une couple d'heures de repos, il remonta à cheval et poussa plus loin, car il avait découvert, durant l'après-midi, que non seulement les voleurs d'or n'avaient pas voyagé vite, mais que la direction de leurs traces menait au-dessus de la Fourche Nord de la Nébraska ; ce qui montrait évidemment leur intention de rejoindre la route des diligences à Cheyenne.

Comme le scout ne pouvait pas aller vite, à moitié mourant de faim, ainsi que quatre d'entre eux le supposaient, et qu'il risquait d'être la proie des bêtes féroces, puisqu'il était, croyaient-ils, sans arme, les voleurs d'or en avaient conclu que Buffalo Bill retournerait en arrière, au point le plus rapproché, si toutefois il pouvait l'atteindre.

Par conséquent ils ne redoutaient guère d'être poursuivis.

— Ils voyagent lentement et je peux les devancer, pensa l'éclaireur.

Son intention était de pousser de l'avant pendant la soirée et la nuit jusqu'à un certain point sur la Rivière Nebraska, en avant des voleurs d'or, et d'y attendre leur passage.

Mais si la piste lui montrait qu'ils avaient déjà dépassé ce point, il continuerait sa poursuite jusqu'à ce qu'il les rattrapât.

— Je leur ferai croire que je me suis mis des ailes aux pieds, se disait-il ; et il jouissait d'avance de la surprise que son apparition allait leur causer.

La poursuite.

Buffalo Bill se croyait sûr du chemin que prendraient les voleurs d'or après avoir atteint un certain passage dans les montagnes. Dès qu'il se fut assuré qu'il avait deviné juste, il écrivit une note pour Arizona John, qu'il laissa sur sa piste piquée à une baguette plantée en terre. Dans ce papier, il disait aux éclaireurs de pousser jusqu'à un certain point où il se joindrait à eux.

Il savait que les voleurs d'or avaient deux jours d'avance sur lui ; mais il n'avait pas perdu de temps en retournant à pied au camp, car il avait depuis chevauché sans arrêt sur le bon chemin ; aussi se sentait-il capable de les devancer.

Lorsque ses hommes arrivèrent et le rejoignirent à l'endroit qu'il avait désigné, le scout leur dit :

— Il va falloir que nous marchions d'un bon train soutenu, car je veux demain atteindre une piste d'or, qui sera riche, je crois.

Dès lors ses hommes surent que leur chef avait entamé une grosse partie.

On continua de chevaucher jusqu'à la nuit, puis on s'arrêta pour camper.

Deux heures de repos furent tout ce que le chef permit ; la route fut alors reprise et régulièrement poursuivie toute la nuit, avec Buffalo Bill pour guide. Son instinct du pays qu'il parcourait était digne d'un Indien.

À l'aube, on arriva à la rivière, et les hommes et les chevaux, complètement harassés, s'arrêtèrent pour se reposer et déjeuner.

Mais Buffalo Bill se mit aussitôt à regarder autour de lui pour voir s'il ne découvrirait pas une piste.

— Sautez sur un cheval, Arizona John, traversez la rivière et voyez s'il n'y a pas là une piste de trois chevaux allant au sud.

Arizona John fit ce qu'on lui demandait, et revint bientôt, rapportant qu'il n'y avait pas de piste allant au sud, mais qu'il y en avait une grande, faite par des poneys indiens allant au nord, et très fraîche.

— Ah ! Ça sent mauvais ! Combien sont-ils ?

— Environ cinquante poneys, si je ne me trompe, monsieur.

— De quand, ces traces ?

— De la nuit passée, je pense ; peut-être d'hier, tard dans l'après-midi.

— Alors les voleurs d'or ne sont pas passés ; je ne pense pas, d'ailleurs, qu'ils aient pris un autre chemin. Je vous dirai mon idée quand nous aurons déjeuné, mes garçons. Je ne serais pas surpris que ceux après qui nous sommes seraient bien aises de nous voir, pour peu qu'il leur arrive de rencon-

trer ces Indiens dont vous venez de relever la piste, Arizona John.

Il leur décrivit alors l'aspect de Don Milner, en leur disant qu'il fallait l'épargner, qu'elles que fussent les circonstances.

Un repos de deux heures avec de l'eau et de l'herbe à discrétion avait rafraîchi les chevaux, et les hommes étaient impatients de reprendre la piste. Ils se remirent en selle et s'avancèrent, une partie d'un côté de la rivière et l'autre de l'autre.

Ils avaient déjà fait une demi-douzaine de milles lorsque Buffalo Bill s'arrêta subitement.

Son oreille subtile avait surpris le son d'une fusillade éloignée.

Tous écoutèrent attentivement et le crépitement des carabines arrivèrent distinctement à leurs oreilles.

Les éclaireurs poussèrent dans la direction du bruit ; la fusillade devenait de plus en plus forte.

À la fin, comme ils surgissaient d'un tournant de la vallée, les hommes, qui maintenant étaient tous du même côté de la rivière, se trouvèrent en présence d'un spectacle émouvant.

Il y avait dans la vallée, juste sur le bord, un groupe de rochers au milieu duquel croissait un fourré de cèdres.

Dans cette retraite improvisée, des hommes, que chargeaient une cinquantaine d'indiens à cheval, étaient aux abois.

La vallée était parsemée de cadavres, de guerriers et de chevaux, témoignant que les gens acculés là se battaient bien.

Mais les indiens s'étaient rapprochés de plus en plus et le feu des assiégés faiblissait.

La victoire allait être remportée par les Peaux-Rouges ; rien ne pouvait plus arrêter leur élan contre les hommes réfugiés dans les roches et les cèdres ; et de sauvages clameurs de triomphe se faisaient entendre lorsque les scouts apparurent.

Les scouts en chargeant poussèrent leur cri de guerre. Ce fut ainsi que les Indiens furent avertis de la présence d'un ennemi derrière eux.

Il y avait, un peu plus bas dans la vallée, un groupe d'une douzaine de guerriers gardant les poneys de ceux qui attaquaient à pied, et les braves morts ou blessés qu'ils avaient ramassés sur le champ de bataille.

Regardant de tous leurs yeux le dernier assaut de leurs camarades, ils ne virent les éclaireurs que lorsque ces derniers, jetant leur cri de guerre, ne furent plus qu'à cent mètres d'eux.

Pris d'une épouvante farouche, ils se mirent à pousser des hurlements qui avertirent leurs camarades au moment même de la victoire.

Un instant, les Indiens restèrent muets d'étonnement et de peur.

Mais ils virent tout de suite que les scouts n'étaient qu'une demi-douzaine environ, tandis que de leur côté, ils étaient encore une quarantaine de guerriers valides.

Buffalo Bill ne s'arrêtait pas à de tels calculs. Il rangea ses hommes en ligne, les mit au petit galop, et tous firent feu en marchant.

Ils tirèrent d'abord sur le petit groupe de la vallée.

Tir si meurtrier, que le peu qui resta sauta sur les poneys et s'enfuit.

Alors les éclaireurs s'élancèrent sur le gros de la bande, sans donner aux Indiens assaillants, devenus assaillis, le temps de se rallier parmi les rochers. Leur terrible feu mit ceux-ci en pleine déroute jusqu'aux arbres de la rive, où ils se cachèrent dans l'ombre des branches.

Un chef et une douzaine de braves se rallièrent, et livrèrent encore un court combat, pendant lequel Buffalo Bill s'écria :

— Ce chef est monté sur mon cheval, garçons ! il me le faut !

Poussant une clameur, les éclaireurs se précipitèrent ; le chef et les guerriers groupés immédiatement autour de lui, essayèrent en vain de les arrêter ; ils tiraient comme des enragés tout en recommençant leur mouvement de retraite, lorsque Buffalo Bill donna plusieurs coups de sifflet stridents et appela :

— Ici, Buckskin, ici ! Viens à moi !

Il siffla encore ; et avec un joyeux hennissement, le fidèle cheval, malgré tous les efforts du chef qu'il avait sur le dos, fit volte-face et accourut vers son maître.

Le chef effrayé jeta un grand cri et ses braves s'arrêtèrent à moitié, comme pour mourir avec lui.

Mais il n’avait point l’intention de combattre ; car, voyant qu’il ne pouvait pas arrêter le cheval, il se glissa hors de la selle, et passant sur la croupe de l’animal, il alla frapper le sol et roula sur lui-même une douzaine de pieds plus loin.

Là, il resta étendu comme une masse, et Buffalo Bill, courant vers lui, s’écria :

— Il s’est cassé le cou !… Mais, regardez là-bas, garçons !

Et tous virent au milieu des Peaux-Rouges en fuite, un Visage Pâle prisonnier, avec deux grands chevaux, capturés par les Indiens et portant de lourds paquets.

— C’est mon sauveur, Don Milner. Il faut le délivrer.

Et Buffalo Bill prit la tête de sa troupe.

Mais les chevaux des scouts étaient fatigués, tandis que les poneys des Indiens semblaient être tout frais ; ils semaient rapidement derrière eux ceux qui les poursuivaient.

— Ce n’est pas la peine avec nos chevaux, mes garçons ; cria le scout en chef. Attrapons autant de poneys indiens que nous pourrons et poursuivons-les.

Ce qui fut fait. Et Buffalo Bill et ses hommes se mirent en chasse.

Pendant ce temps, les Indiens avaient traversé la rivière au seul gué qu’il y eut sur un parcours de plusieurs milles ; de l’autre côté, ils trouvèrent une sorte de parapet naturel, où ils auraient pu tenir à distance des forces bien plus considérables que celles dont Buffalo Bill disposait.

— Il faut abandonner la partie, garçons, je suis fâché de le dire, du moins pour le moment. J'aurais donné beaucoup pour secourir Don Milner. Mais tout n'est pas dit et nous pourrons peut-être le faire bientôt.

Là-dessus, laissant un homme pour surveiller les Indiens, les scouts retournèrent sur le théâtre de la lutte ; la bordure d'arbres le long de la rive empêchait les Peaux-Rouges de voir leur mouvement.

Quand ils arrivèrent au groupe de rochers où avaient été acculés les voleurs d'or, Buffalo Bill compta une vingtaine de Peaux-Rouges morts et la moitié autant de poneys.

Mais, au milieu des rochers mêmes, gisaient quatre des cinq voleurs d'or. Trois d'entre eux étaient morts. Les blessures dont ils étaient criblés montraient avec quelle énergie désespérée ils avaient combattu contre des forces si supérieures, pour leur vie et pour leur or.

Le seul qui ne fut pas mort était mortellement blessé. Tandis que leur chef était emmené captif par les Indiens, lui était là, mourant.

Comme l'éclaireur approchait du moribond, il tourna ses yeux vers lui ; aussitôt sa figure devint plus livide et il s'écria :

— Vous êtes Buffalo Bill ?

— Oui, Iron Ike ! et le scout parlait avec bonté.

— Mon Dieu, comment êtes-vous ici ? Mais ça ne fait rien, car notre prédiction est accomplie : nous nous rencontrons de nouveau et je meurs tout botté, comme vous l'aviez prédit ; – telle fut la réflexion faite à voix basse par le voleur d'or mourant.

L’attaque nocturne.

L’homme qui avait été si désireux de voir mourir le scout, celui dont la ténacité l’avait laissé seul et, il le croyait du moins, sans secours et destiné à mourir de faim, était vite arrivé au bout du sentier de sa vie, conformément à ce qu’avait prédit Buffalo Bill.

Si Buffalo Bill était venu seulement un petit peu plus tôt sur le théâtre de la lutte, il aurait sauvé la vie de quatre des voleurs d’or, et empêché le chef d’être captif des Peaux-Rouges.

Contre un ennemi à terre, un homme en détresse, mourant, il n’était pas dans la nature de Buffalo Bill de sentir aucune animosité.

Aussi il s’agenouilla à côté du moribond et dit d’un ton bienveillant :

— Je suis fâché pour vous, Ike, et je voudrais bien que nous fussions arrivés plus tôt.

— Comment êtes-vous venu ici ?

— J’avais des secours à ma disposition pas très loin, et je résolus de vous devancer.

— Les Indiens ont emmené Don, n’est-ce pas ?

— Oui, mais j'espère qu'on le délivrera.

— Je ne peux pas durer longtemps maintenant, dites-moi ? demanda alors Ike avec une lueur d'effroi dans les yeux.

— Je crains que non, pauvre garçon ; car vous avez de cruelles blessures. Est-ce que les Indiens vous ont surpris ? ajouta Buffalo Bill pour essayer de détourner l'esprit du voleur de sa situation désespérée.

— Oui, nous levions le camp lorsque nous les avons vus arriver. Nous avons rudement combattu, mais ils nous ont écrasés. Je suis tombé et j'ai fait semblant d'être mort en vous voyant accourir. Ils se sont retirés comme une vague, emmenant le capitaine, qui s'était pourtant battu comme un diable aux abois. Et ils ont pris notre or aussi, mais j'en suis content, parce que vous ne l'aurez jamais ; ainsi j'ai ma petite vengeance après tout, Buffalo Bill… et…

Sa voix s'étrangla subitement, il se tordit un moment dans les affres de l'agonie, enfin les ressorts de la vie se brisèrent… l'homme était mort.

Buffalo Bill se releva d'auprès du corps, à côté duquel il s'était agenouillé, la tête découverte, et il se retourna.

— Garçons, attachez les chevaux pour qu'ils mangent et se reposent, car nous avons une triste besogne à faire ici. Comment vont les blessés, Arizona John ?

— Très bien chef. Leurs blessures ne sont pas mauvaises et je viens de les panser.

— Bon. Ramassez les Peaux-Rouges morts, nous allons les lier sur le dos de leurs poneys, les conduire au gué et les lancer à travers pour que leurs camarades les enterrent.

— Superbe idée, Chef ! Mais les voleurs d'or ?

— Nous les enterrerons nous-mêmes.

— Très bien, Capitaine.

Les Peaux-Rouges morts furent relevés les premiers et liés sur le dos des poneys indiens.

On les conduisit à l'endroit où la sentinelle des scouts était en faction près du gué et on les poussa dans la rivière qu'ils furent forcés de traverser.

Les Indiens qui voyaient tout de l'autre rive, crurent d'abord que cet acte d'humanité cachait une attaque, mais s'adressant à eux dans leur propre langue, Buffalo Bill leur cria d'un bord à l'autre :

— Nous vous envoyons votre chef mort et vos compagnons. Les Visages Pâles ne scalpent pas et ne mutilent pas les corps de leurs ennemis.

Les Peaux-Rouges s'émerveillèrent d'un acte qu'ils ne pouvaient comprendre, mais ils poussèrent des clameurs de triomphe lorsque les poneys, ayant traversé la rivière, arrivèrent au milieu d'eux.

Laissant toujours une sentinelle pour surveiller les Indiens, Buffalo Bill retourna avec les autres éclaireurs au lieu du campement, et ils donnèrent la sépulture aux voleurs d'or.

Ensuite pendant que deux d'entre eux préparaient le dîner, Buffalo Bill dit :

— Camarades, je désire secourir Don Milner, ce brave garçon, et pour ce fait, j'ai imaginé de jouer une petite partie de stratégie.

Tous écoutèrent attentivement ce qui allait suivre et Buffalo Bill continua :

— Vous, Arizona John, après dîner, montez un des poneys indiens et allez relever Kansas Kit. Faites halte à un endroit où les Indiens puissent vous apercevoir de l'autre côté de la rivière et attachez votre poney bien en vue en lui laissant sa selle.

Puis feignez de chercher une position pour observer, mais échappez-vous subrepticement avec Kit qui ramènera son poney, car maintenant les Indiens ne peuvent pas le voir.

Ceci fait, revenez ici, et nous repartirons aussitôt sur notre piste, montant les poneys indiens, car nous en avons assez, et soulageant ainsi nos propres chevaux de notre poids.

Nous passerons sans être vus de l'autre côté de la rivière et nous camperons jusqu'à ce qu'il fasse nuit et que nous puissions nous jeter sur les Indiens et les attaquer à pied, tâchant de les faire décamper si vite qu'ils laissent leur prisonnier derrière eux, car c'est tout ce que nous voulons. Qu'en dites-vous camarades ?

Unanimement, ils approuvèrent.

Le chef des éclaireurs était rentré en possession de son magnifique cheval, Buckskin que la force des circonstances lui avait fait donner à Don Milner. Il avait trouvé sur son dos son équipement complet tel qu'il l'avait laissé, selle, arçons,

sacoches, rouleau de couverture et lasso, en outre, à terre, il avait trouvé et ramassé sa carabine.

Les éclaireurs avaient recueilli les arcs et les flèches des Peaux-Rouges qu'ils emportaient comme armes supplémentaires, et il y avait assez de poneys pour permettre à chaque homme d'en monter un et d'épargner son propre cheval.

Les scouts qui avaient reçu quelques blessures dans le combat, déclarèrent qu'ils pourraient aisément se tenir à cheval. On reprit donc la piste jusqu'à l'endroit où la rivière était guéable.

Là on fit halte pour souper ; après quoi, traversant le courant, la petite bande se mit à suivre la rive dans la direction du camp indien.

Les éclaireurs avancèrent aussi loin qu'ils l'osèrent ; puis on fit halte et Arizona John et Pony Bob furent envoyés en avant à pied.

Ils restèrent absents près d'une heure, puis ils revinrent vers leurs camarades qui les attendaient près de leurs chevaux.

— Eh bien ! John, êtes-vous allés très près d'eux ? demanda Buffalo Bill.

— Chef, ils ont joué au plus fin avec nous, pendant que nous en faisions autant avec eux, répondit Arizona John.

— Ce qui veut dire qu'ils sont partis ?

— Oui, monsieur.

— Sans doute peu de temps après qu'ils eurent pris possession de leurs morts ?

— Vers ce moment-là, Chef, à notre jugement.

— Alors, ils ont vingt milles d'avance sur nous ?

— Au moins, monsieur.

— Et comme ils ont une quantité de poneys de rechange, en dépit des tués et de ceux que nous avons capturés, ils en ont assez pour en donner un à chacun de leurs braves et pour transporter leurs morts en surplus. Ce serait donc inutile de les suivre avec les ressources dont nous disposons, je pense.

Les scouts décidèrent à l'unanimité que c'était vrai ; en conséquence ils se dirigèrent vers le camp indien pour y passer la nuit.

Le poney indien qui était resté de l'autre côté de la rivière fut amené par un des hommes, et après avoir placé les gardes du camp, le reste de la bande se drapa dans ses couvertures et s'endormit bientôt.

Mais, à minuit, ils furent subitement réveillés par Buffalo Bill.

— Camarades, ces Peaux-Rouges ne voyagent pas après la nuit tombée, or ils ne s'attendent pas que nous découvrions leur départ avant la nuit. Bien sûr, ils n'ont pas pensé que nous oserions les suivre, et ils ne doivent pas être campés à plus de vingt milles d'ici. Bien entendu, ils suivent la rivière. Eh bien ! tout ceci étant compris, je vais en avant seul à bonne allure. Vous me suivez, et par une soudaine irruption dans leur campement à l'aube, nous pourrons peut-être sauver ce pauvre diable de Don Milner.

Les scouts ne demandèrent pas mieux, et un quart d'heure après, Buffalo Bill partait en avant dans les ténèbres, et eux se mettaient en marche derrière lui.

Ils allaient d'un bon pas depuis plusieurs heures et n'avaient pas encore atteint leur chef. Ils commençaient à se demander s'ils suivaient bien ses traces, quand soudain ils le virent arriver vers eux.

— Camarades, leur dit-il, ils sont campés à un demi-mille d'ici et ils se préparent à partir. Laissons un des blessés suivre avec les chevaux et nous, portons-nous en avant à pied et jetons-nous dans leur camp ; mais ayez soin de ne pas faire feu inconsidérément, car vous pourriez tuer le seul que nous voulons sauver.

Buffalo Bill et six de ses hommes partirent alors en avant à pied.

On voyait plusieurs feux allumés, les Indiens avaient groupé leurs poneys et étaient sur le point de partir.

Mais avec l'éclair de sept carabines, le farouche cri de guerre des scouts retentit dans l'air calme du matin, et les hommes à douze pas de distance les uns des autres s'élancèrent, ne tirant sur un ennemi que lorsqu'ils étaient sûrs de ne pas se méprendre.

L'attaque était si absolument inattendue, que la déroute des Indiens fut immédiate et complète.

Ils abandonnèrent les camarades morts qu'ils ramenaient à leur village, avec ceux qui venaient d'être égorgés ou blessés.

Ainsi les scouts étaient de nouveau victorieux. Mais Buffalo Bill rappela ses hommes de la poursuite et demanda à

chacun d'eux s'il avait vu Don Milner, le prisonnier des Peaux-Rouges.

Nul ne l'avait vu. Buffalo Bill dit alors :

— C'est bien. Nous avons là un guerrier de plus que j'ai attrapé avec mon lasso comme il tombait avec son cheval, de sorte que nous sommes en mesure de traiter avec eux. Tenez, Pony Bob, trouvez le plus grièvement blessé des Peaux-Rouges, nous l'enverrons en mission auprès de ses camarades pour essayer de faire un marché avec eux.

Il se trouva qu'il y avait six prisonniers, laissés au campement ou que le brave Buffalo Bill avait attrapés au lasso. Cinq d'entre eux n'étaient que légèrement blessés ; le plus mal en point était un guerrier dont la jambe avait été cassée par une balle.

— Nous allons l'attacher sur un cheval et nous ferons de lui le messager.

Et Buffalo Bill s'assit pour panser les blessures de l'Indien.

Le courrier Peau-Rouge.

Le chef dit au brave que les autres blessés allaient être soignés aussi et que, pour lui, on lui donnerait un poney pour aller trouver ses compagnons, les convoquer en assemblée et leur offrir de leur rendre tous leurs morts, leurs blessés et les poneys, s'ils voulaient en retour rendre leur prisonnier au Visage Pâle et son équipement.

Cet arrangement sembla plaire au guerrier. On le souleva pour le mettre en selle et il partit au galop.

Buffalo Bill établit immédiatement son camp au lieu même où il était, et où le talus de la rivière et les rochers formaient une bonne défense naturelle.

Les autres Indiens blessés furent soignés avec une grande sollicitude ; on mit ensemble les morts, au nombre de quinze ; et plusieurs scouts s'occupèrent à préparer le déjeuner, pendant que les chevaux jouissaient d'un repos réparateur et d'une herbe excellente.

Plusieurs heures s'écoulèrent avant le retour du messager. Enfin la sentinelle signala un cavalier indien.

C'était bien le même, qui supportait vaillamment la douleur de sa blessure.

Il avait rattrapé ses camarades, les avait invités à faire halte et à tenir une assemblée.

Il leur avait dit comment on l'avait traité et leur avait fait connaître l'offre du grand chef blanc ; mais le jeune chef indien qui commandait alors, lui avait ordonné de retourner et de rapporter qu'il regrettait beaucoup d'avoir à dire que le prisonnier au visage pâle était mort.

Il avait, paraît-il, dégagé ses mains de leurs liens, s'était échappé furtivement et il atteignait la rivière lorsque les Indiens l'avaient découvert et lui avaient envoyé des coups de fusil.

Il s'était alors enfoncé sous l'eau et n'avait pas reparu.

Tel fut le récit de l'Indien. Le scout s'informa alors des bagages du blanc qui contenaient son or.

Tout avait été perdu en traversant la rivière lors de leur première déroute ; les chevaux qui les portaient avaient tous les deux été blessés et s'étaient noyés dans le passage. Alors Buffalo Bill dit d'un ton sévère :

— J'en suis fâché, car nous avons maintenant à tuer vos frères rouges et à scalper les morts, de sorte qu'ils ne seront que des squaws dans les Heureux Territoires de chasse.

Tous les yeux s'étaient fixés sur l'indien, car on savait ce que cette menace de Buffalo Bill avait de terrible pour les Peaux-Rouges.

Mais le guerrier ne broncha pas : pas un muscle ne remua sur son visage.

S'il avait raconté un mensonge à propos de Don Milner et de l'or perdu, sa physionomie ne le révélait en rien.

Il ne jeta même pas un coup d'œil vers ses compagnons de captivité, mais après un moment de silence, il entonna lentement son chant de mort.

Les autres joignirent leurs voix à la sienne.

Cette conduite semblait aux yeux des scouts une preuve que le messager indien avait dit la vérité, que le prisonnier avait été tué et l'or perdu.

— Pourquoi mon frère rouge ne m'a-t-il pas dit cela lorsque je l'ai envoyé vers ses amis ? demanda Buffalo Bill.

L'Indien répondit aussitôt et sans hésitation :

— J'étais en sentinelle et je ne l'ai pas su.

Comme les autres Indiens avaient entendu le rapport du messager, il n'eût servi de rien de les interroger maintenant. Le chef des éclaireurs paraissait contrarié et désappointé.

— J'ai peur que nous n'ayons dépassé le but, camarades, dit-il. Mais nous ne pouvons rien faire. Et cependant, je ne sais pourquoi je ne crois pas cette histoire de Peau-Rouge.

Mais ce n'était pas l'avis des autres éclaireurs. Buffalo Bill se tourna donc vers l'Indien et lui dit :

— Que mon frère rouge sache que nous ne voulons pas tuer nos ennemis ni mutiler les morts. Il est blessé et a besoin de repos. Il peut rester ici pendant que son frère le moins blessé retournera vers sa bande et dira qu'elle revienne chercher les siens, vivants et morts. Cependant nous garderons quelques-uns des chevaux. J'emmènerai mes jeunes gens de l'autre côté de la rivière, et je laisserai mes

frères rouges retourner sans retard à leur village. S'ils refusent, j'enverrai les guerriers du fort sur leur piste.

Le chant de mort s'était instantanément arrêté, et les prisonniers parurent heureux de la miséricorde dont on usait envers eux.

Un des braves que Buffalo Bill avait pris au lasso reçut un cheval avec la mission de courir après ses camarades et de les ramener.

Les éclaireurs laissèrent les morts et les blessés dans le camp attendre leur venue, et retraversèrent la rivière, sur les bords de laquelle ils établirent leur campement.

Cette fois le messager ne fut absent qu'une heure, et les Peaux-Rouges commencèrent à se montrer par deux ou trois comme s'ils redoutaient un piège.

Mais les blessés leur crièrent que les éclaireurs n'étaient point en embuscade, et les braves arrivèrent rapidement, mais ils ne perdirent pas de temps en cet endroit et se retirèrent promptement.

Comme on les voyait défiler dans le lointain, Buffalo Bill dit à ses compagnons :

— Eh bien ! camarades. Nous n'avons pas fait de si mauvaise besogne. Nous avons tué plus d'indiens que nous n'avons d'hommes, nous en avons blessé autant, la bande est découragée et son chef est parmi les morts. Nous n'avons pas pris les voleurs d'or, c'est vrai : mais nous savons du moins qu'ils ne se sont pas échappés avec leur trésor. Et maintenant, j'ai d'autres travaux à vous faire faire.

Arizona John et Pony Bob reçurent l'ordre de franchir de nouveau la rivière pour surveiller les Indiens.

On ne pouvait dire au juste ce que ceux-ci allaient faire.

Malgré les rudes leçons qu'ils avaient reçues, la générosité du vainqueur pouvait leur paraître de la faiblesse et remonter leur propre courage. Ils étaient encore, comparés aux éclaireurs, dans la proportion de trois contre un. On ne savait pas s'ils ne s'arrêteraient pas brusquement dans leur mouvement vers leur village, pour revenir dans la nuit et tenter une attaque contre l'ennemi qu'ils penseraient prendre par surprise.

Mais vers le temps du coucher du soleil, Pony Bob revint dire que les Indiens avaient continué sans s'arrêter leur mouvement de retraite et qu'Arizona John les suivrait jusqu'à la nuit, et alors s'approcherait assez pour tâcher de les entendre et de découvrir quels étaient leurs plans.

Il essayerait aussi de faire ce que le chef désirait surtout, c'est-à-dire de voir s'ils n'avaient pas encore leur prisonnier, Don Milner, et les deux grands chevaux qui portaient l'or, car Buffalo Bill avait de forts doutes sur la véracité de l'histoire des deux animaux se noyant en traversant la rivière.

Certain que, si les Indiens voulaient franchement et sans arrière-pensée opérer leur retraite, ils continueraient jusqu'au confluent des deux rivières au nord et poursuivraient de là jusqu'aux sources de la Powder River, où étaient leurs villages. Buffalo Bill était impatient de se remettre en route.

Pour se donner de l'avance, il décida de traverser la rivière et de camper plusieurs milles plus loin sur la piste indienne qu'ils devaient suivre jusqu'à l'endroit où elle bifurquerait dans la direction de la Sweetwater.

Cela permettrait à Arizona John de les rencontrer en revenant avec les nouvelles qu'il rapporterait et, si les Peaux-Rouges avaient l'intention de revenir les attaquer dans l'espoir d'une revanche, ils pourraient s'embusquer sur le chemin.

Ils retraversèrent donc la rivière, et firent une marche de plusieurs milles en suivant la piste. Ils trouvèrent une bonne place pour camper, juste comme l'obscurité tombait.

Les chevaux s'étaient reposés et, s'il n'y avait point d'alerte pendant la nuit, tous, hommes et bêtes, seraient en d'excellentes conditions le lendemain pour se remettre en route.

Le souper était terminé, la garde posée, les chevaux paissaient et les éclaireurs bavardaient, étendus auprès du feu lorsqu'un bruit de sabot de cheval leur parvint.

C'était Arizona John qui arrivait au galop.

Il avait aperçu le feu du camp et il accourait dessus à toute bride. Il s'arrêta brusquement, se jeta en bas de sa selle et dit :

— Chef, c'est la plus infâme horde de coupe-jarrets rouges que j'aie jamais rencontrée.

— Qu'est-ce qu'il y a, John ?

— Ils reviennent.

— Ah ! Il faut aller au-devant d'eux, alors.

— Précisément, et je connais le bon endroit pour les attendre. Je l'ai vu en plein jour quand je les suivais, et je l'ai encore noté tout à l'heure en revenant.

— Qu'est-ce que les rouges ont décidé de faire ?

— Juste avant la nuit, ils se sont réunis, une trentaine de leur bande – et je peux vous dire qu'en tout, ils ne sont pas beaucoup plus. Ils ont choisi les meilleurs poneys, ils ont remis aux blessés la garde des morts et des bagages et, quand je les ai quittés, ils attendaient le moment de revenir sur la piste et de tomber sur nous, espérant nous offrir l'agrément d'une petite surprise.

— Grâce à vous, ils ne nous surprendront pas un brin.

— En effet, Chef, la surprise sera mince. Mais nous n'avons pas grand temps à perdre, et nous avons besoin de tous nos hommes, car cette fois, il faut leur donner une leçon de bonnes manières qu'ils n'oublieront plus.

— C'est ce qu'on va faire… Je vais laisser le campement ici avec un homme pour le garder, tandis que les autres vont partir tout de suite pour le lieu de l'embuscade et prendre leurs positions.

Le plan était simple, il fut vivement exécuté.

L'embuscade n'était pas à deux milles du camp. Pour plus de sûreté on laissa les chevaux à un quart de mille en arrière, sous la garde d'un des éclaireurs blessés.

On ne pouvait rien trouver de mieux pour tendre une embuscade que l'emplacement choisi par Arizona John. À ce point précis, le sentier indien descendait une colline très rapide et très raboteuse, pleine de grosses pierres arrondies, surtout au sommet, où des arbres protégeaient les scouts de leur ombre ; et en bas, le sentier débouchait dans une plaine découverte.

Le chef et ses hommes, au nombre de six, s'installèrent dans les meilleures positions, chacun derrière un de ces blocs ronds et polis appelés boulders.

À peine étaient-ils placés que le battement rythmique des pieds des chevaux se fit entendre.

— Les voilà qui viennent. Nous sommes juste à temps, camarades. Que chacun de vous choisisse un Peau-Rouge et tire quand je donnerai le signal. Je déteste tirer sur des ennemis qui fuient. Mais il est nécessaire de leur donner une leçon cette fois.

Sur le sentier de la mort.

Chacun de ces farouches guerriers songeait sans doute à la douce revanche qu'ils auraient lorsqu'à la première lueur du matin ils se glisseraient dans le campement des scouts pour y frapper le coup mortel.

Ils savaient que les scouts avaient des chevaux fins, de bons vêtements, quantité de couvertures et de provisions, des selles, des brides, des lassos et un magnifique assortiment d'armes à feu, avec des munitions abondantes.

Et puis il y avait les scalpes qui méritaient bien d'être pris en considération. Ils déterreraient les chercheurs d'or, et prendraient aussi les chevelures de ces cadavres.

Ce serait une destruction radicale et grandiose. Ne leur fallait-il pas au moins cela pour se venger de tout ce qu'ils avaient souffert ?

Telles étaient, sans doute, les pensées qu'ils roulaient dans leurs esprits, en courant au petit galop… à la mort.

Ils eurent bientôt atteint la base de la colline. Leur jeune chef marchait en tête. Il mit son poney au pas.

Les autres se pressèrent derrière lui, et ils commencèrent à gravir la pente très raide de la colline, sans mettre

pied à terre, car un indien n'épargne jamais son cheval comme le fait un blanc. On attend du poney indien, comme de la squaw, qu'il fasse le travail qu'on lui demande, qu'il aille jusqu'à ce qu'il tombe.

Le jeune chef n'était pas à vingt-cinq pieds de la gueule de la carabine de Buffalo Bill, et ses braves marchaient en un groupe serré à la queue de son cheval, lorsqu'éclata, comme un coup de trompette ce commandement :

— Tapez dans le tas !

L'éclair des carabines illumina d'une lueur soudaine le côté sombre de la colline, des voix montèrent en un hurlement, et la volée meurtrière avait fait son œuvre.

— À vos revolvers, les enfants !

Alors, comme la masse des poneys et des chevaux dégringolaient la colline, on entendit le grincement sinistre des revolvers des scouts, et des cris sauvages éveillèrent au loin les échos.

Dans une poussée farouche, les braves qui n'étaient pas encore tués tournèrent le dos et s'enfuirent, pleins de terreur, abandonnant sur le terrain les morts et les mourants.

Les Peaux-Rouges n'avaient pas tiré un coup de fusil, tant ils avaient été pris à l'improviste et terrifiés. Un quart d'entre eux étaient tombés, parmi lesquels plusieurs blessés.

Buffalo Bill en vit un, capable encore de se tenir à cheval, et il lui dit :

— Courez après vos camarades et dites-leur de venir prendre leurs morts. Nous ne les troublerons pas, à moins qu'ils ne tentent de nouveau quelque traîtrise. Vos deux

chefs sont tombés, près de la moitié des guerriers qui ont attaqué les chercheurs d'or sont tués ou blessés. Les braves au visage pâle de Pae-has-ka frappent dur, et ils suivront les guerriers rouges jusqu'à leurs villages, et porteront un grand coup, si vos amis ne marchent pas maintenant sur leur sentier sans regarder en arrière. Pae-has-ka a parlé. Que les oreilles de mes frères rouges soient ouvertes pour l'entendre.

L'indien parut content de ces paroles et mit son cheval au galop.

Après avoir fait ce qu'ils pouvaient pour les blessés, les scouts se retirèrent, excepté Buffalo Bill, que les Indiens appelaient Pae-has-ka, et Arizona John, qui restèrent pour surveiller les mouvements des Peaux-Rouges.

Ils ne furent pas longtemps avant d'entendre un cri particulier s'élever sur la plaine.

Un des guerriers blessés y répondit.

Bientôt après, on aurait pu distinguer une voix plus rapprochée qui faisait une question, à laquelle une réponse était donnée.

Puis un d'abord, puis deux, puis plusieurs cavaliers se montrèrent au bas de la colline.

Ils arrivaient avec les plus grandes précautions, s'attendant presque à être salués d'une volée de coups de fusil, jusqu'à ce que l'un des blessés leur eût crié que les Visages Pâles étaient partis.

Et même alors ils n'étaient pas trop fiers.

Au bout d'un moment, ils avaient ramassé leurs morts, les avaient placés sur des poneys, et avaient mis en selle les blessés. Alors ils commencèrent leur retraite.

À mesure qu'ils s'éloignaient, la crainte accélérait leur allure ; et quand ils disparurent dans l'obscurité de la plaine, ils couraient à bride abattue.

— Ils ne nous ennuieront plus, John.

— Non, ma foi, Chef.

— Voulez-vous que je vous dise ce que j'ai vu à la lueur de nos carabines ?

— Oui.

— Le jeune chef que j'ai tué montait un des grands chevaux des voleurs d'or, et cela prouve que les Indiens ont menti en disant que les deux animaux étaient noyés.

— C'en est une preuve certaine, Chef.

— Maintenant pourquoi n'auraient-ils pas menti également à propos de la tentative d'évasion de Milner, et de sa mort dans la rivière.

— Il se peut bien qu'ils aient menti.

— Je n'ai réellement pas ajouté foi à sa mort, fort possible après tout. S'il est encore prisonnier, nous ne pouvons plus rien faire pour sa délivrance, et ils auront vite fait de lui régler son compte, une fois qu'ils l'auront mené dans leur village.

— Oh ! oui, extrêmement vite.

— Cependant, je ne sais pourquoi, j'ai l'idée que je rencontrerai encore cet homme-là… Allons, revenons au camp ; nous avons encore devant nous une bonne nuit de repos, et nous pouvons rentrer tous, car la garde est inutile à présent.

Buffalo Bill était plus que content d'avoir recouvré son bon cheval Buckskin ; mais il ne cessait pas de regretter de n'avoir pu délivrer Don Milner.

Il avait cependant la certitude que le capitaine des chercheurs d'or l'avait reconnu et avait compris que lui, Buffalo Bill, faisait tout ce qui était en son pouvoir, avec une si petite troupe, pour le délivrer.

Et puis, cette idée lui revenait toujours qu'il n'était pas mort, et qu'il échapperait à ses ravisseurs.

— Il est très intelligent, c'est un type splendide de l'homme des plaines, brave comme on les y fait, avec une énergie de fer, de sorte que si les Indiens n'ont pas dit la vérité et qu'il ne soit pas mort en s'évadant, il leur donnera du fil à retordre pour le tenir prisonnier, dit-il à Arizona John.

Pendant la journée du lendemain ils ne marchèrent pas vite et ne firent pas une longue route.

Ayant trois de ses hommes blessés, légèrement il est vrai, Buffalo Bill les épargnait tant qu'il pouvait.

On établit le campement de bonne heure près d'un petit cours d'eau. Le chef désirait dissimuler sa piste le plus possible, et passer par une région que les Indiens ne parcouraient pas sans une raison spéciale.

Il ne tenait nullement à laisser une piste qu'une bande d'Indiens pouvait à chaque instant trouver et suivre. Il prit donc les précautions utiles en pareil cas.

Lorsqu'ils eurent atteint et traversé la Sweetwater, ils se dirigèrent vers le nord, et ils arrivèrent ce soir-là au lieu de campement des chercheurs d'or, près du fort en blocs de rocher.

— Camarades, dit Buffalo Bill, ce sera là notre camp de réserve pendant quelque temps. Vous pouvez mettre les chevaux à paître au haut des collines où l'herbe est fine, mais il faudra les ramener à la nuit ; il faudra aussi prendre possession de cette construction rocheuse, car vous y tiendrez contre des forces considérables de Peaux-Rouges. Je partirai d'ici avant le jour, pour aller seul faire une reconnaissance.

Il partit à l'aube, désireux de voir s'il trouverait des traces d'une autre bande de voleurs d'or qui, d'après ce qu'Iron Ike avait laissé entendre, devait exister dans le pays.

Il ne chercha pas longtemps avant de rencontrer une piste fraîche qui venait d'un feu de campement.

Ce feu était encore chaud, et comme il n'était que peu garni de bois, il était clair qu'il serait bientôt éteint si on ne lui donnait des aliments nouveaux.

Buffalo Bill dessella son cheval et le mit au piquet dans l'herbe.

Puis il arrangea le feu pour y faire cuire son déjeuner, dont il emportait toujours les éléments avec lui.

Son repas pris, il fit avec grand soin et dans un large rayon le tour du camp abandonné.

Cette exploration amena des découvertes.

Il y avait six empreintes différentes de pieds, chaussés de grosses bottes, et non de mocassins. Il n'y avait aucune

trace de pieds de chevaux. Les inconnus étaient venus en ce lieu à pied. Ils venaient du nord. Ils s'étaient en retournés du même côté qu'ils étaient venus.

Une fois bien convaincu que ces hommes étaient au nombre de six, qu'ils venaient du nord, et à pied, Buffalo Bill enfourcha Buckskin et partit sur leurs traces.

Qui étaient ces six hommes voyageant dans ce pays sauvage où la mort guette partout ?

Étaient-ce aussi des voleurs d'or ?

D'où venaient-ils ? La contrée qu'indiquait leur piste était, du moins Buffalo Bill le croyait, inconnue, sauf à un petit nombre.

Buffalo Bill était d'ailleurs particulièrement content que cette piste se dirigeât vers le nord, car c'était la route qu'il avait l'intention de prendre pour pénétrer dans le Pays des Buffles, le Big Horn Country.

Après avoir suivi la piste pendant plusieurs heures, voyant qu'elle se maintenait toujours dans la direction du nord, le scout résolut de revenir au campement du fort de rochers.

Si les six hommes étaient des ennemis, ils étaient trop pour les aborder seul.

Si c'étaient des scouts de quelqu'un des forts, pourquoi étaient-ils à pied ?

Avec ces questions et d'autres dans l'esprit, il se remit en route à une bonne allure, et arriva au campement de bonne heure. Il voulait préparer tout pour un départ matinal le lendemain.

Buffalo Bill atteignit avant le coucher du soleil le campement, où il fut salué par des acclamations.

En mettant pied à terre le chef raconta à ses hommes le résultat de ses investigations de la journée, et ajouta :

— Nous partirons avant l'aurore. Comme ils sont à pied, nous pouvons les rattraper demain soir, ou, au plus tard, vers midi le jour suivant. Mais nous devons partir préparés pour notre voyage au nord, suivant notre projet primitif.

La piste fraîche.

Tous les préparatifs furent faits cette nuit-là pour le départ du lendemain matin, et une heure avant la première lueur du jour, les éclaireurs sortirent du campement.

Il était midi lorsqu'ils rencontrèrent la piste des six hommes.

Souvent la nature du terrain était telle qu'aucune trace n'était visible ; c'est alors que la sagacité de ces hommes de la plaine se faisait voir, à la façon dont ils devinaient le chemin sur les moindres indices.

Ils prirent la piste à une vingtaine de milles plus au nord que l'endroit où Buffalo Bill l'avait abandonnée la veille. Il s'était fait une idée de sa direction et il avait couru la chance de la rejoindre beaucoup plus loin, se disant que, s'il se trompait, il pourrait toujours revenir là où il l'avait laissée et la suivre alors, sans s'en écarter à partir de ce point.

S'il calculait bien, c'était beaucoup de temps et de distance de gagnés. Cela valait la peine d'être essayé, et le résultat prouva la sagesse de ses prévisions.

Comme on avait marché à une vive allure toute la journée, la piste paraissait très fraîche lorsqu'ils établirent leur

campement pour la nuit. Calculant la vitesse des gens à pied, le chef dit :

— Nous les rattraperons demain de bonne heure, les enfants !

Le lendemain matin tout était prêt au départ dès qu'il fit assez clair pour distinguer la piste. Ils ne tardèrent pas à arriver au campement où la petite troupe avait passé la nuit.

On avait éteint le feu, sans doute pour empêcher que sa fumée attirât l'attention des bandes de Peaux-Rouges rôdeurs, s'il y en avait dans les environs ; mais les cendres étaient encore chaudes.

— Dans une heure nous les aurons en vue, dit Buffalo Bill.

Et en ceci encore il avait raison.

Mais, malheureusement pour les éclaireurs, la contrée changeait un peu d'aspect. Ils avaient devant eux une vaste plaine de plusieurs milles de longueur, dont l'uniformité n'était rompue çà et là que par des arbres croissant parmi des groupes de rochers.

Le sol de cette plaine était sec et pierreux, de sorte que, si la petite troupe n'avait pas été en vue, il aurait été très difficile de les suivre à la trace, celle-ci étant à peine visible.

Il sembla aux scouts que ces hommes étaient préoccupés de l'idée de couvrir leur retraite, et que c'était pour cela qu'ils avaient choisi de traverser cette plaine, qu'ils connaissaient évidemment.

Du haut de la petite chaîne de collines qui dominait le pays plat, les éclaireurs voyaient en plein la troupe. Il y avait

six hommes blancs, plus un autre et un cheval. Ils étaient à deux milles en plaine environ.

Le chef prit sa lunette d'approche et les regarda longuement, tandis que ses hommes se pressaient autour de lui, attendant avec impatience ce qu'il allait dire.

— Camarades, je n'en connais qu'un parmi eux, autant que j'en puis juger maintenant, fit-il.

Il ajouta, la parole lente :

— Celui-là, c'est Don Milner, que les Indiens disaient mort. Il s'est évadé avec son cheval chargé d'or. Ces hommes l'ont évidemment rencontré, et ils lui font porter leurs paquets. Cela veut dire que Don Milner et eux ne sont pas bons amis, camarades. D'après ce que je vois, je crois que ce sont des voleurs d'or qui quittent le pays. Mais où peuvent-ils bien aller dans cette direction ?

C'était là une question à laquelle il parut qu'aucun des éclaireurs n'était capable de répondre. Alors Buffalo Bill reprit :

— En tout cas, nous les avons en vue ; mais il ne faudrait pas les perdre dans cette plaine, car nous ne pourrions peut-être pas retrouver leur piste pendant de longues journées. Si ce sont des hommes honnêtes et loyaux, du moment qu'ils verront que nous sommes des blancs, tout ira bien. Si ce sont des outlaws, alors ils offriront le combat.

Ces idées du chef touchant la troupe qu'ils poursuivaient étaient entièrement partagées par ses hommes.

Ce ne pouvait être que des amis ou des outlaws.

Dans ce dernier cas, ils craindraient d'être arrêtés par les éclaireurs et livrés à la justice, et pour l'éviter, ils n'hésiteraient pas à se battre.

C'était certainement un mauvais pronostic que de voir la manière dont ils obligeaient Don Milner à porter un fardeau.

Cela montrait tout au moins, qu'il n'était pas ligué avec eux, que ce n'était probablement pas de sa propre volonté qu'il les accompagnait, et que leur rencontre avait été accidentelle.

Ils s'avançaient d'une marche lourde et lente à travers la plaine, sans avoir la moindre idée de ce qui pouvait être derrière eux.

— Camarades, cela ressemble à une terre sans eau. Laissons donc nos chevaux boire tant qu'ils voudront à ce petit ruisseau, remplissons nos bidons et soyons prêts à tout événement. Si ces gaillards ne regardent pas en arrière, nous pouvons arriver bien près d'eux sans être découverts.

Les hommes mirent pied à terre près du ruisseau, enlevèrent les selles pour un repos d'un quart d'heure, remplirent leurs bidons, et lorsque les chevaux eurent bu leur saoul et mangé un peu d'herbe, ils remontèrent et entrèrent dans la plaine.

Pendant ce temps les sept hommes avaient pris une avance de trois milles au moins.

Mais le petit galop auquel Buffalo Bill mit ses éclaireurs eut bientôt réduit la distance. Il n'y avait plus guère qu'un mille entre les deux troupes, lorsque Buffalo Bill s'écria : Ils nous voient, camarades !

C'était vrai, et tous pouvaient s'en assurer à la surexcitation des étrangers, qui se traduisait par leurs gestes et leurs mouvements.

L'un d'eux avait regardé en arrière et avait vu les éclaireurs.

Tout de suite ils s'écartèrent à angle droit de la direction qu'ils avaient suivie jusque-là, et se dirigèrent rapidement vers une de ces places semées d'arbres et de rochers que nous avons signalées déjà.

Le lieu avait environ un arpent, il formait un mamelon bas, surmonté d'un entassement de roches que couronnaient des arbres en fourré épais.

— Ils ont trouvé une forteresse juste à point. Nous ne sommes pas heureux de les avoir rencontrés si près de cet endroit.

Les scouts avaient mis leurs chevaux au pas et observaient attentivement leurs mouvements.

Ils les virent atteindre les rochers et disparaître derrière ; à partir de quoi ils en furent réduits aux conjectures.

Après un moment, deux hommes apparurent sur un rocher qui s'élevait au-dessus du fourré, et l'un dirigea une lunette vers les scouts.

Ils regardèrent l'un après l'autre et longuement à l'aide de leur lunette, causèrent avec animation et disparurent.

Buffalo Bill continua sa marche en avant.

Il avait, lui aussi, porté sa lunette à ses yeux, et on l'avait entendu faire cette remarque que six hommes déter-

minés pouvaient, dans cette position, résister à des forces assaillantes considérables.

Lorsqu'il fut parvenu au lieu d'où les hommes avaient regardé en arrière et les avaient aperçus, il continua toujours tout droit.

On eût dit qu'il voulait avoir l'air de n'avoir point vu la petite troupe se détourner de sa route pour se retirer dans les rochers et les arbres.

À cet endroit, le sol était de telle nature que les chevaux ferrés des éclaireurs n'y marquaient pas d'empreinte.

Si les hommes du mamelon avaient pu croire qu'ils n'avaient pas été vus et s'en féliciter, leur joie eût été de courte durée, car Buffalo Bill, après avoir notablement dépassé leur retraite, tourna à gauche et commença à en faire le tour.

Il était à quatre cents mètres environ de cette place rocheuse et, sachant ce que sa carabine pouvait faire, il voulait connaître l'effet des armes de ses six hommes à cette portée.

Exposés au milieu d'une plaine découverte, les scouts allaient se trouver dans une position terriblement désavantageuse ; ils ne pouvaient même pas voir leurs ennemis.

Les hommes du mamelon, sans compter leur prisonnier, étaient six ; les éclaireurs étaient huit, mais cette petite supériorité ne compensait pas la position des autres. Cependant étaient-ils amis ou ennemis ? C'était une question à décider. Lorsqu'il eut fait tout le tour du mamelon, Buffalo Bill commanda : halte !

Tous les éclaireurs mirent pied à terre ; tous les chevaux furent dessellés, et le chef, un mouchoir blanc dans la main, fit quelques pas en avant.

Dans les arbres, personne ne se montrait.

Tout y était d'un silence de mort.

Quand il se fut un peu avancé, le chef déposa sa carabine à terre, ôta sa ceinture, et tenant les mains en l'air avec le blanc signal de paix voltigeant au-dessus de sa tête, il se remit en marche vers le mamelon.

Il savait qu'on voyait chacun de ses mouvements.

— N'allez pas trop loin, Chef, cria Pony Bob.

— Laissez-moi y aller, ça ne fait rien si je suis démoli ! fit Arizona John en s'élançant vers le chef.

— Arrière ! commanda sévèrement Buffalo Bill, continuant sa marche.

Il avait fait une douzaine de pas de plus lorsqu'éclata une brève détonation et une balle frappa la terre dure à côté de lui.

C'était un commandement de halte auquel il n'y avait pas à se méprendre.

Aux abois.

Buffalo Bill s'arrêta sur le champ, se retourna et demanda : Jusqu'où est allée cette balle, les enfants ?

— Elle est tombée juste là, monsieur.

Et Arizona John courut à l'endroit où le morceau de plomb avait frappé le sol.

— Je me demande si ça vient de leur meilleur fusil.

En disant cela Buffalo Bill éleva plus haut son drapeau de parlementaire et se remit à avancer.

— N'allez pas plus loin ! criaient les scouts en chœur.

— Ils vous tueront, insista Arizona John.

— S'ils me tuent, protégé par le drapeau parlementaire, vous savez, soldats, que cela veut dire point de quartiers pour les meurtriers ! cria Buffalo Bill assez haut pour frapper les oreilles de ceux qui avaient tiré sur un drapeau blanc.

— Nous le savons. Nous vous vengerons, Buffalo Bill ! hurlèrent les scouts d'une voix d'ouragan.

Il n'était pas douteux que ceux qui étaient dans les rochers entendaient leur menace de vengeance.

Alors Buffalo Bill se remit à avancer. Il fit une douzaine de pas et un commandement bref et sec se fit entendre :

— Halte !

Il obéit.

Comme on ne disait plus rien, Buffalo Bill appela :

— Eh bien ! J'ai fait halte.

— Si vous estimez votre vie, passez votre chemin avec vos hommes, Buffalo Bill.

— Qui êtes-vous ?

— Qui nous sommes, ne vous en inquiétez pas ; mais vous, quittez ce pays.

— J'ai le droit d'être ici comme officier attaché à l'armée, et vous, vous ne l'avez pas.

— Nous avons le droit de nous protéger nous-mêmes.

— Je suis venu à vous sous le drapeau parlementaire et vous ne l'avez pas respecté.

— Nous ne respectons rien. Passez votre chemin et laissez-nous poursuivre le nôtre.

— Voulez-vous rendre votre prisonnier ?

— Quel prisonnier ?

— Vous savez bien qui je veux dire.

— Non, je ne le sais pas.

Il y eut un silence de plus d'une minute. Il était évident que ces paroles du scout les avaient surpris ; ils ne soupçon-

naient pas jusque-là qu'il connaissait la présence de Milner parmi eux.

— Quelle est votre réponse ? cria Buffalo Bill, las d'attendre.

— Nous n'avons pas de prisonnier.

— L'homme qui est avec vous ?

— C'est un camarade, pas un prisonnier.

Buffalo Bill fut un peu pris au dépourvu par cette assertion. Si c'était vrai ? Mais non : si c'était un camarade, porterait-il un ballot ? Non ; c'était une frime pour le tromper. Il répliqua :

— Je connais l'homme, je sais qui il est et ce qu'il est, et je demande qu'il soit relâché.

— Vous ne l'aurez pas.

— Qu'il dise lui-même s'il préfère rester avec vous ou venir avec nous.

— Il ne le dira pas.

— L'avez-vous tué ?

— Nous ne tuerions pas un camarade.

— Qui êtes-vous ?

— Ce n'est pas votre affaire, Buffalo Bill.

— Vous me connaissez comme je vous connais ; eh bien ! je demande, comme officier du Gouvernement, que vous vous rendiez pour vous épargner d'autres ennuis.

— Si vous nous connaissez, vous savez que nous ne sommes pas des hommes à nous rendre à vous, pour être pendus pour nos crimes… Non, nous sommes des désespérés aux abois, Buffalo Bill, et si vous nous prenez, nous ne serons plus que des cadavres.

Telle fut la réponse donnée nettement, d'une voix claire et résolue. Elle ouvrit les yeux de Buffalo Bill. En disant qu'il les connaissait, il avait voulu dire qu'il les connaissait pour des voleurs d'or. Cette réponse prouvait qu'ils étaient de bien pires criminels que ces hommes qui envahissent des territoires interdits et suscitent ainsi des luttes avec les Indiens, lesquels ont leur contre-coup sur les honnêtes colons des frontières voisines. Mais il voulait en savoir plus avant d'agir ; il reprit donc :

— Dans un pays où les blancs sont peu nombreux et loin les uns des autres, ils devraient, quand ils se rencontrent, se traiter en amis. Nous vous avons vus, et ce n'est que votre attitude hostile qui nous a fait aller avec précaution et vous saluer sous le drapeau parlementaire. Vous l'avez outragé en tirant sur moi, et maintenant vous dites que vous êtes aux abois et que vous voulez nous combattre. Pourquoi agissez-vous ainsi ?

— Nous ne sommes pas de la même espèce que vous, Buffalo Bill et vous le savez bien, puisque vous avez de belles paroles pour nous prendre au piège.

— Qui êtes-vous ?

— Vous ne nous trompez pas en prétendant ne pas le savoir.

Le scout était sur le point de répliquer qu'il ne le savait réellement pas, lorsqu'Arizona John, qui s'était avancé jusqu'auprès de lui, lui dit tout bas :

— Allez doucement, Chef. Je les connais.

Ne donnant aucun signe d'avoir entendu les paroles d'Arizona John, le chef reprit :

— Eh bien ! Qu'allez-vous faire ? Parlez vite.

— Combattre.

— Vous refusez de vous soumettre ?

— Oui.

— À n'importe quelles conditions ?

— Vous savez que vous n'avez pas le pouvoir de nous accorder des conditions, et que nous serions pendus dès que vous nous auriez conduits au fort.

— C'est la bande connue sous le nom des Diables de Denver, j'en jurerais, Chef, reprit Arizona John toujours à voix basse.

Il ajouta : Je connais la voix de cet homme. Appelez-le Serpent Sam.

— Eh bien ! Serpent Sam, vous aurez à combattre, dit Buffalo Bill d'un ton résolu.

— Ah ! je croyais que vous disiez que vous ne me connaissiez pas ? s'écria l'homme avec un accent de satisfaction sauvage, et une balle échancra le bord du sombrero de Buffalo Bill.

Sans attendre l'ordre de leur chef, chacun des scouts répondit à ce coup de fusil, qui avait été si près de mettre fin à la vie de Buffalo Bill. Il était à cent mètres plus près qu'eux du mamelon.

Arizona John leur avait dit de faire feu au premier signal, de sorte que chaque homme avait sa carabine prête. Le coup tiré sur leur chef provoqua ainsi une volée de mousqueterie, dont le feu convergent se porta sur l'endroit où l'on avait vu s'élever une bouffée de fumée. Cette décharge générale sauva sans doute la vie de Buffalo Bill, car elle était si entièrement imprévue et elle s'exécuta si promptement que les bandits furent un moment abasourdis par le bruit des balles. Aussitôt son coup parti, Arizona John, criant à ses camarades de se retirer hors de portée, se précipita vers Buffalo Bill en lui amenant son cheval.

— Bien travaillé, John ! s'écria le chef, et, sautant en selle, il s'éloigna rapidement avec Arizona John.

Ils avaient à peine rejoint le reste des éclaireurs que plusieurs coups de feu partirent dans les arbres, mais ils ne firent aucun mal.

Buffalo Bill était trop sage pour rester à découvert dans la plaine à discuter avec des hommes qui avaient montré leur volonté d'être sans merci. À la distance où un temps de galop les avait portés, les scouts furent heureux de voir que les balles de leurs adversaires n'arrivaient pas jusqu'à eux, tandis qu'ils savaient que la portée de leurs carabines dépassait de beaucoup le bouquet d'arbres.

— Camarades, dit le chef, je vous remercie. Cette décharge m'a sauvé, car elle a empêché ces gaillards-là de tirer. Pourvu seulement qu'elle n'ait pas tué Milner. D'après ce

que je sais, John, les Diables de Denver sont une bande de desperados qui ont fait longtemps, sans être connus, un grand nombre d'actes diaboliques ; mais ils furent enfin découverts et arrêtés, après qu'ils eurent tué un sergent et deux soldats ; et, conduits au Fort Défiance, ils s'en échappèrent en tuant leur gardien. On les poursuivit, mais sans les atteindre ; et ils furent signalés à la vigilance des forts du Nord-Ouest ; depuis, personne de ceux qui les connaissaient ne les a vus.

— Oui, Chef, c'est bien cette bande.

Ils ont commis plus de meurtres et de vols qu'aucune autre association de bandits dans l'Ouest.

— Je les ai tous connus avant qu'on leur eût donné ce nom de Diables, qu'ils méritèrent si bien. Ils sont venus dans le Nord il y a un an, et je vous dirai franchement que c'est dans l'espoir de les retrouver que je suis venu moi-même ici, car leur tête est mise à prix et il y a une grosse prime à gagner pour chacun d'eux. La dernière fois qu'on en a entendu parler, c'est à Cheyenne, et je croyais qu'ils étaient partis du pays ; mais il paraît que non. Leur chef est un homme comme eux, qui n'a rien à espérer parmi les honnêtes gens. Aussi ont-ils juré de ne jamais se rendre, et de se tuer eux-mêmes plutôt que de le faire, s'ils voyaient que toute possibilité d'échapper a disparu.

— Ce sont ces hommes que je cherche, John. Ils auront monté dans le Big Horn Country et y seront restés cachés. Peut-être y ont-ils cherché de l'or et sont-ils devenus riches ; ce qui les aura poussés à sortir de ces déserts. Si vos coups de fusil n'ont pas tué Milner, il est certainement dans une bien diabolique compagnie. Mais il faut camper, et nous al-

lons le faire ici-même. Il s'agit de les prendre ou de les réduire au suicide, dit Cody d'un ton décidé.

Un hourra accueillit ces paroles du chef des éclaireurs, qui attendirent les autres ordres que Cody avait à leur donner. Les hommes du mamelon ayant reconnu que leurs balles ne portaient pas avaient cessé de tirer et tout était silence de leur côté.

Les scouts formaient un groupe à quelques centaines de mètres sur la plaine sans rien pour s'abriter.

Bien au-delà du mamelon se dessinait une ondulation de terrain où l'œil expérimenté de Buffalo Bill devinait qu'il y avait de l'eau et de l'herbe. C'était à une distance de plusieurs milles.

— Camarades, dit Buffalo Bill après un moment de réflexion, il y a de l'herbe et de l'eau là-bas, ce n'est pas douteux. Nous pouvons y mettre nos chevaux, une moitié à la fois, avec deux d'entre vous pour les garder. Nous, de notre campement ici nous encerclerons le lieu très circonscrit où se cachent les Diables, et nous le surveillerons jour et nuit. Nous avons tous des bidons pour prendre de l'eau, et nous pourrions venir au campement dans la journée un par un pour y manger ; mais la nuit il faudra que tout le monde soit à son poste, et bien éveillé, sans quoi ces gaillards ne seraient pas longs à s'emparer de nos chevaux et à filer. Ils n'ont pas beaucoup de provisions, j'en suis sûr. Il nous est possible de les réduire par la famine ou à se rendre ou à mourir, d'autant plus qu'il n'y a pas d'eau là où ils sont.

Gibier au gîte.

Les scouts s'échelonnèrent de chaque côté du mamelon, en se tenant hors de l'atteinte des balles qu'on pourrait envoyer à leur adresse. Ce mouvement montra aux Diables de Denver qu'ils auraient à soutenir un siège.

Le chef des éclaireurs poussa avec ses hommes jusqu'à la crête de la hauteur dont nous avons parlé, pour reconnaître l'aspect du pays et prendre une idée plus exacte de la retraite des bandits. Après cet examen il se sentit persuadé qu'il n'y avait point d'eau dans ces rochers, que les hommes qui s'y étaient réfugiés n'étaient pas surchargés de provisions, qu'ils ne pouvaient avoir qu'une quantité de munitions restreinte, et qu'il leur était certainement impossible de s'évader du piège où ils étaient pris.

Si quelque bande de Peaux-Rouges rôdeurs survenant par hasard ne les secourait pas, il y avait certitude qu'il leur faudrait se rendre ou mourir ; et ce serait un grand exploit d'accompli, que de capturer ou de détruire cette bande de desperados, que personne ne paraissait encore avoir eu l'envie d'affronter.

En arrivant sur la hauteur, les scouts y avaient trouvé un petit cours d'eau, un bon pâturage et du bois en quantité. Ils y établirent un second campement, on abreuva les chevaux,

on les mit au piquet dans l'herbe, puis on prépara le dîner que Buffalo Bill avait l'intention de rapporter au campement de la plaine.

Il fut bien entendu que des deux hommes il y en aurait constamment un de garde, et l'on convint des signaux pour demander du secours.

Ce devait être une chemise de flanelle rouge levée comme un drapeau, le jour, et un feu la nuit.

Chaque matin l'un des deux hommes devait apporter la nourriture de la journée pour ceux de la plaine et ramener les chevaux : en s'en retournant il en emmènerait l'autre moitié. On ramassa du bois, qui attaché en fagots, fut mis en travers sur le dos d'un cheval, pour donner à ceux de la plaine de quoi faire les feux servant de signaux. On prit aussi une longue perche pour y attacher un drapeau si l'on avait besoin de faire un signal pendant le jour.

Alors le chef seulement remonta à cheval et reprit le chemin de l'autre camp. Il visita ses hommes à la ronde, distribuant à chacun son dîner ; puis il déposa le bois au campement et bâtit un feu prêt à allumer. Il dressa aussi la perche pour le drapeau à l'endroit convenable, dans le camp.

Les autres hommes qui voudraient lui faire un signal pour demander du secours, devaient allumer des allumettes ; ils étaient placés de telle façon qu'il pouvait les voir tous. Dormant dans la journée, les scouts pouvaient veiller la nuit, et chacun d'eux s'était mentalement juré que les Diables de Denver ne parviendraient pas à s'échapper. Cependant une chose tourmentait Buffalo Bill. Il ne savait à quoi s'en tenir sur Milner. Il se croyait sûr qu'il ne s'était en aucune manière

associé à la bande. Mais alors, pourquoi n'avait-il pas parlé ? car il entendait certainement tout ce qui se disait.

L'avaient-ils tué ? Ou avait-il été tué par les balles des scouts ?

Le chef des éclaireurs avait l'esprit obsédé de ces pensées. C'était un mystère qu'il fallait sonder et éclaircir.

Le soleil se couchait et Buffalo Bill se mit à aller et venir tranquillement dans les limites de son poste. Les autres éclaireurs faisaient de même. Leurs chevaux, mécontents d'être tenus de service sur la plaine, hennissaient en tendant la tête et en ouvrant les naseaux vers les collines là-bas, car l'instinct leur disait qu'il y avait de l'eau et de l'herbe aux lieux où l'on avait emmené leurs compagnons.

L'idée que leur tour viendrait ensuite semblait dépasser leur entendement. Mais ils comprenaient parfaitement que sur cette plaine, le sol était dur et sec et qu'il n'y avait pas un brin d'herbe ni une plante en train de pousser, ni un être vivant.

La nuit vint. Les scouts les plus éloignés s'effacèrent d'abord dans l'obscurité, puis les plus proches ; et bientôt tout fut ténèbres sur la plaine ; le silence régnait si intense que les veilleurs en avaient presque la sensation.

— Quels doivent être, à cette heure, les sentiments des assiégés ? se demandait Buffalo Bill.

Là, dans cette solitude, assiégés comme ils l'étaient, poussés au bout de leur sentier, ils devaient avoir de cruelles et d'amères pensées. Depuis leur fusillade, ils ne s'étaient plus fait entendre. Leurs yeux étaient ouverts sur les scouts ; ceux-ci ne l'ignoraient pas.

Complotaient-ils une évasion ?… Y avait-il des morts au milieu d'eux ?

Les ténèbres recouvraient tous ces secrets. À l'aube, le silence continuait de s'appesantir sur les outlaws assiégés. Ils n'avaient pas eu de feu la nuit, et maintenant on ne voyait point de fumée prouvant qu'ils faisaient cuire leurs aliments.

Était-il possible qu'ils fussent dépourvus de provisions, et qu'ils n'eussent vécu le long de la route que du gibier qu'ils tiraient au jour le jour ?

Loin de l'autre côté de leur retraite, sur la pente de la hauteur, on apercevait un des éclaireurs qui venait avec les chevaux et le déjeuner. Il vint droit au campement. Buffalo Bill fit les signaux convenus, et deux hommes arrivèrent prendre leur repas.

Les chevaux qu'on venait de ramener furent laissés au camp. Les autres qui avaient soif et faim, allèrent les remplacer au pâturage. Avant de partir l'éclaireur venu de là-bas demanda :

— Leur chef n'a pas donné signe de vie ?

— Pas un signe, pas un bruit, pendant toute la nuit.

Ce fut là le rapport que fit chacun des éclaireurs en venant déjeuner à son tour. Lorsque le milieu du jour fut passé, Buffalo Bill attacha un drapeau blanc à la perche et s'avança vers les rochers.

Le silence était si lourd qu'il donnait une impression d'étouffement. Un coup de feu arrêta le scout ; la balle était tombée sans force à ses pieds. Il agita son drapeau, et ne s'attendait pas, il faut le dire, au résultat qu'eut ce geste.

Un homme sortit du fourré, faisant flotter quelque chose qui avait l'intention d'être blanc, mais qui était sale.

— Oh ! là ! cria le Chef, et le scout posté le moins loin entendit sa voix vibrante et claire.

— Je ferai la moitié du chemin, cria l'outlaw.

— Oui, oui, arrivez !

Et Buffalo Bill marcha vivement de l'avant, portant toujours son drapeau. L'homme avançait aussi, mais lentement.

Enfin Buffalo Bill s'arrêta. Il était parvenu à l'endroit où les éclaireurs avaient fait halte la veille, lorsqu'il s'était approché des rochers.

— Il faut venir ici, Serpent Sam.

— Je ferai la moitié du chemin.

— Allons. Je vais à vous.

Et Buffalo Bill franchit hardiment la distance.

L'outlaw n'avançait qu'avec un effroi visible.

— Eh bien ?

— Qu'est-ce que vous voulez, Buffalo Bill ?

— Que vous vous rendiez.

— Nous ne voulons pas.

— Pourtant vous ne pouvez pas négocier.

— Nous ne pouvons.

— Qu'avez-vous à offrir ?

— Le prisonnier.

— Ah ! c'est lui que vous voulez négocier ?

— Oui, puisque vous avez besoin de lui.

— J'ai et je n'ai pas.

— Que voulez-vous dire ?

— Je n'ai pas besoin d'un homme mort.

L'éclaireur en parlant scrutait attentivement le visage de Serpent Sam.

— Il n'est pas mort.

— Vous en êtes sûr ?

— Il est en bon état, nous ne sommes pas assez sots pour détruire notre fonds de commerce.

— Très bien ! Et vous, que voulez-vous ?

Et Buffalo Bill toisait l'homme de la tête aux pieds. Il vit un gaillard bâti comme un athlète, avec des vêtements terriblement usés et salis, des bottes éculées et pleines de trous, les cheveux et la barbe longs et incultes, un chapeau déchiré et une face qui était un vrai sujet d'étude et dont l'aspect faisait invinciblement penser au serpent.

Ses armes étaient bonnes et légères, mais la carabine n'était pas de fabrication récente. Il avait dans l'œil une lueur hagarde, comme un homme à demi-mort de faim, pensa Buffalo Bill.

— Si vous nous permettez de poursuivre notre chemin, nous vous laisserons l'homme sain et sauf.

— Non, nous attendrons et nous le prendrons.

— Vous ne pourrez pas.

— Pourquoi pas ? N'êtes-vous pas tenus ici comme rats en cage ?

— Si vous n'acceptez pas nos conditions, nous le tuerons sous vos yeux et nous lutterons jusqu'au bout.

L'éclaireur ne permit pas à un trait de son visage de changer d'expression lorsqu'il répondit :

— De quelle utilité nous est-il ? C'est simplement un vagabond de la frontière que vous avez trouvé et des provisions duquel vous avez subsisté depuis, car les vôtres étaient presque épuisées.

L'homme parut surpris et demanda :

— N'est-il donc pas votre pard ?

— Il est juste ce que je vous ai dit. Je serai fâché si vous le tuez, mais sa vie ne pèse rien dans la balance contre vous et votre bande, quand je vous ai tous en mon pouvoir.

— Ça règle tout. Il faut qu'il meure.

— Je ne peux pas empêcher cela. Mais je déclare que si vous le tuez par vengeance, parce que vous ne pouvez échapper par son moyen, je vous livrerai à un de mes hommes qui rêve de vous faire brûler tous sur le bûcher ; et c'est ce qu'il fera si nous trouvons l'homme mort.

— De qui parlez-vous ?

— D'Arizona John, un éclaireur du Sud-Ouest, sur votre piste depuis longtemps.

— Mon Dieu. Il est ici ?

— Oui, c'est un de mes hommes, et il est étrange que vous ne l'ayez pas reconnu.

— Oui, je le reconnais maintenant. Nous ne pouvons donc pas nous entendre. Impossible de négocier.

Et l'outlaw pivota sur ses talons et s'en retourna vers les rochers.

Le prisonnier.

Buffalo Bill regardait s'éloigner le bandit, tandis qu'une expression étrange se répandait sur sa physionomie. S'il avait fait cette menace en y mêlant le nom d'Arizona John c'était pour voir l'effet qu'elle produirait.

Cet effet avait été extraordinaire, des émotions irrépressibles s'étaient montrées sur la face de l'outlaw.

Certainement Arizona John était bien connu de lui. C'était un scout qui avait de magnifiques états de service dans le Sud-Ouest, et lorsqu'il partit pour le Nord et qu'il demanda à être versé dans la compagnie d'éclaireurs de Buffalo Bill, celui-ci avait été enchanté de le recevoir. Il n'était pas douteux dans l'esprit de Buffalo Bill que les outlaws eussent de bonnes raisons pour redouter Arizona John, car il avait suffi de mentionner son nom pour fermer la porte à toute possibilité de négociation, même au point de vue de Serpent Sam. Quant au chef des éclaireurs, il savait qu'il n'avait pas le pouvoir de négocier avec ces six hommes. Ils s'étaient mis loin en dehors de la portée de tout pardon. Leur procès était déjà fait et ils étaient condamnés à mort. La tête de chacun d'eux était mise à prix ; une prime énorme était offerte pour le capitaine de la bande. Pas un commandant sur la frontière ne ratifierait des conventions faites avec eux.

Le chef des éclaireurs n'en était que plus déterminé à les prendre, morts ou vifs. Lorsqu'il eut vu Serpent Sam s'éloigner, comme un homme privé de tout espoir, il s'en retourna de son côté. Il s'attendait à moitié à un coup de feu, mais rien ne vint, et il atteignit le campement sans encombre.

Tous les yeux de ses hommes, de loin et de près, étaient fixés sur lui. Ils se demandaient ce qui avait été décidé dans cette entrevue. En face, on voyait un homme venir du pâturage avec les chevaux et le souper. Buffalo Bill cria : Rien de fait, camarades !

Le souper arriva, on changea les chevaux et l'homme repartit pour le campement de la colline, avec cette recommandation du chef :

— Faites bonne garde cette nuit, et guettez un signal, car il se produira sûrement quelque chose.

Arizona John se trouva au campement avec le chef pour souper, et il apprit ce qui s'était passé pendant l'entrevue.

— Il savait, en effet, dit-il, que j'étais sur sa piste et que j'avais juré de ne pas faire de quartier, car ils ont tué mon meilleur ami, mon plus intime pard. Et il ajouta :

— Que ferez-vous cette nuit, Chef ?

— Vous croyez qu'il vaut mieux se mettre en mouvement ?

— Vivants, ils ne se rendront jamais monsieur, jamais. Quand ils auront trop soif et trop faim et qu'ils verront qu'il n'y a pas le moindre espoir, ils mettront fin à la situation, en se tuant ou en sortant et se faisant lueur. Serpent Sam est un gibier dur à forcer, Chef.

— Eh bien ! je crois que nous pourrions gagner du temps en finissant les choses nous-mêmes.

— De quelle manière, monsieur ?

— Les nuits sont très noires, de sorte qu'en rampant sans bruit vers les rochers, nous pouvons nous loger tout près d'eux et les attaquer, pour ainsi dire, à bout portant. J'irai le premier reconnaître, puis je ferai ma ronde des lignes et ramènerai les hommes, et il se peut que nous enlevions tout d'assaut.

— Je crois que nous le pourrons, mais nous y perdrons quelques-uns de nos hommes ; ce sont des durs à cuire, ces diables-là.

— Autrement, nous aurions à rester ici une semaine et peut-être plus, car ils doivent bien avoir quelques provisions. Nous n'avons pas le droit de gaspiller le temps ; et puis c'est le seul moyen que je voie de sauver Milner, car ils le laisseront certainement mourir de faim, s'ils ne le tuent pas.

— Vous avez raison, Chef. Vais-je mettre les camarades au courant ?

— Non ; les outlaws pourraient soupçonner quelque chose en vous voyant faire une ronde. Ils ne s'attendent pas à ce que nous les attaquions et risquions le combat contre un ennemi au désespoir, lorsque nous sommes sûrs de le tenir rien qu'en attendant. Aussi ils ne se garderont que mal, j'en suis certain.

— Très bien, Chef ! Comptez sur moi.

Et Arizona John retourna à son poste. Les autres hommes se succédèrent un par un pour leur souper, et de nouveau la nuit tomba.

Plusieurs heures se passèrent. Alors Buffalo Bill commença ses préparatifs pour s'approcher de la position des outlaws. Il roula serré plusieurs couvertures, y attacha des étrivières et des étriers, et les fixa à deux selles choisies parmi les plus lourdes.

Une fois terminé, cet appareil constituait un encombrant, mais très efficace bouclier contre les balles.

À l'aide d'un lasso il le suspendit à son cou, et ainsi accoutré, Buffalo Bill s'avança jusqu'à moins de cent mètres du tertre. Là, il se baissa très bas et se mit à ramper sans bruit, avec le bouclier saillant comme une bosse au-dessus de sa tête, de sorte que, si on lui tirait dessus à courte portée, les balles s'y arrêteraient nécessairement.

À force d'avancer avec précaution, l'éclaireur, toujours rampant, arriva jusqu'au fourré sans être vu, et, tapi derrière un arbre, il entendit des voix non loin de lui. Les outlaws étaient éveillés, sinon vigilants.

Au milieu d'eux, garrotté et bâillonné, se trouvait Don Milner.

C'est le moment de dire en quelques mots comment il était là. Il avait couru de grands risques couronnés de succès, lorsqu'il avait échappé aux Indiens, réussissant à dégager ses mains et, pendant l'attaque des scouts, à monter sur un de ses chevaux et à entrer dans la rivière.

Bien qu'on eût tiré sur lui et qu'il fût blessé, il s'éloigna. L'animal qu'il avait pris portait l'or, quelques provisions et une petite quantité de munitions sur son bât. Il ne put pas retraverser la rivière pour rejoindre les éclaireurs, et finalement il perdit son chemin dans les ténèbres, de sorte qu'il

dut camper le lendemain pour reconnaître où il était et pour soigner de son mieux ses blessures.

Doué d'une énergie admirable il put, avec son couteau, extraire la balle de son bras blessé ; mais, complètement épuisé par ce dernier effort, il se coucha par terre et s'endormit.

La nuit était venue avant qu'il se réveillât. Comme il ne pouvait repartir qu'au jour, il pansa de nouveau ses blessures et se rendormit. Quand il se réveilla, le lendemain, il se sentit notablement reposé, et ses blessures ne le faisaient plus autant souffrir.

Après avoir bien déjeuné, il se mit en route avec l'espoir de trouver les éclaireurs, et, quelque temps après, il tomba sur les Diables de Denver, qu'il prit d'abord pour les compagnons de Buffalo Bill.

Erreur malheureuse ! Ils s'approprièrent ses provisions, lui enlevèrent ses armes et ses munitions, et mirent leurs paquets sur le dos de son cheval et sur le sien. Il se trouva prisonnier, et on le traitait de manière à lui montrer qu'on le tuerait du moment qu'il cesserait d'être utile.

Chacun de ces bandits avait un petit sac d'or, et ils disaient qu'ils avaient été forcés d'en cacher le long de la route, parce qu'ils n'avaient pas de chevaux pour le porter ; ils avaient aussi fort peu de nourriture, et seulement quelques cartouches comme munitions.

Cependant, dans toutes ses souffrances, Don Milner croyait fermement que Buffalo Bill finirait par le trouver. Ils faisaient bonne garde. La nuit Don Milner était obligé de dormir entre deux d'entre eux, et on ne le perdait pas de l'œil un instant.

Bonne précaution d'ailleurs, car il n'était pas moins vigilant à guetter une occasion d'évasion.

N'osant pas se fier les uns aux autres, les bandits avaient pris le parti d'aller tous ensemble dans l'Overland pour y prendre des chevaux et des vivres, et revenir chercher l'or qu'ils avaient caché. Il était plus que probable qu'ils se déferaient de Milner avant d'atteindre la frontière, et celui-ci ne l'ignorait pas.

Ce fut lui qui, le premier, vit les scouts venir derrière eux. Il eut peine à se retenir de pousser imprudemment un cri de joie. Il avait reconnu qui était sur la trace de ses capturеurs.

Il comprit qu'il valait mieux que les autres ne découvrissent pas les scouts, parce qu'ils pourraient croire qu'il y avait quelque intelligence entre lui et eux, et que, dans ce cas, c'en était sûrement fait de lui. Il ne se dissimulait pas que, si ses maîtres présents étaient obligés de le laisser derrière eux, ils ne le laisseraient pas vivant. Toutes ces considérations lui passèrent rapidement dans l'esprit et firent qu'il dit :

— On vient sur notre piste.

Un cri s'échappa des lèvres des six outlaws et ils constatèrent d'un coup d'œil que ceux qui venaient, tels qu'ils fussent, étaient plus nombreux qu'eux, qu'ils étaient montés et qu'ils ne seraient pas longs à les atteindre.

— Camarades, la chance est contre nous, juste au moment où nous pensions que tout allait bien. Elle reviendra tôt ou tard. C'est déjà quelque chose de les avoir aperçus juste à temps. Nous nous dirigerons vers ce tas de rochers, camarades.

Et Serpent Sam conduisit sa troupe au tertre rocheux. Dès qu'ils y furent, il s'assura des avantages de la position. Le cheval fut caché parmi les rochers, le camp établi là où les balles n'auraient point accès, puis Serpent Sam et un de ses hommes grimpèrent sur une roche pour reconnaître les arrivants. Ce qu'ils virent ne leur parut pas rassurant. Le chef dit tout bas à ses compagnons :

— C'est Buffalo Bill qui est en tête. Je ne l'ai jamais vu qu'une fois et il y a longtemps, mais c'est un homme qu'on n'oublie pas.

Et tout haut, s'adressant à toute la bande :

— Il va y avoir ici une lutte à mort, camarades. Préparons-nous donc à la soutenir de notre mieux.

Le serment fatal.

Lorsque les scouts firent halte en face du mamelon et que Buffalo Bill s'avança seul sur son cheval, Milner commit la faute de laisser son visage révéler son plaisir. Serpent Sam le vit et dit aussitôt :

— Je vous surveille, et je crois que vous êtes bien aise que ces scouts soient là. Je vais arrêter votre joie.

Il levait son revolver, mais un de ses hommes lui dit vivement :

— Ne le tuez pas. Il vaut peut-être son pesant d'or. Bâillonnez-le et ficelez-le, de cette manière il ne pourra pas faire de mal.

Il n'était que temps. Serpent Sam allait presser la détente.

— Vous avez raison, dit-il. Nous verrons bien la valeur qu'il a pour nous. Attachez-le et mettez-lui un bâillon dans la bouche.

Milner ne fit aucune résistance. Il se laissa attacher solidement et mettre dans la bouche un bout de bois en guise de bâillon. Lorsque la nuit vint, les outlaws se pressèrent autour d'un petit feu allumé dans un recoin de roche d'où pas la

moindre lueur ne pouvait être vue des scouts. Dans le rayon éclairé on avait étendu Milner, que ses liens et son bâillon faisaient extrêmement souffrir. Mais il entendait tout ce qui se disait, et il était averti qu'il avait à compter très prochainement sur la délivrance ou sur la mort ; il avait lieu de craindre que les chances ne fussent en faveur de cette dernière.

— Camarades, vous savez ce que nous avons devant nous ? commença le chef.

Le silence profond qui accueillit ces paroles valait une réponse affirmative.

— Buffalo Bill est sur notre piste. Il nous a enfermés ici. Autant vaudrait espérer donner le change à un limier qu'à cet homme.

Les cinq outlaws poussèrent un grognement.

— Nous sommes acculés dans ce coin et il n'y a aucun moyen de s'en évader ; or, être pris veut dire être pendus. Il semblait que la chance nous fût venue ; nous nous étions échappés du bas pays pour venir dans celui-ci qui est riche ; et nous n'avons eu qu'à cacher notre or quand nous n'avons plus été capables de le porter plus loin. Et puis nous avons rencontré cet homme-là ; il nous a été d'un grand secours, qui suffisait à nous sauver. Seulement Buffalo Bill s'est mis sur notre piste, et vous savez ce que cela veut dire. Eh bien ! nous voici ici, et demain, ce sera la fin, car nous mourrons de soif. Si nous sommes pris, nous serons pendus. Je vous dis donc : Tenez votre serment ce soir, et, au signal donné, envoyons-nous une balle au travers du cœur.

Les hommes poussèrent un autre grognement.

— Pas de couardise, camarades ! Nous avons couru toutes les chances et finalement nous sommes condamnés. Nous avons prêté serment de faire une chose, et quoique cela soit horriblement dur, il faut la faire. On a mis nos têtes à prix, pour une grosse somme, afin de nous faire prendre vivants et de nous pendre. Nous leur rognerons leur chiffre, parce que nous serons pris morts. Que dites-vous à cela ?

Un moment de silence suivit, que l'un d'eux rompit en disant :

— Nous sommes six, Sam, et une bonne sortie pourrait sauver un, deux ou trois d'entre nous, qui passeraient et s'en iraient. Ne l'oubliez pas, nous avons de l'or, et il est dur de mourir maintenant avec les joies de la vie devant nous.

— Oui, mais croyez-vous que nous puissions nous sortir de là en nous ruant sur eux ?

— Oui.

— C'est impossible. Nous tuerions peut-être quelques éclaireurs, mais personne de nous n'échapperait, et quelques-uns seraient pris vivants. Non, il faut tenir notre serment et mourir comme les hommes que nous sommes, maintenant que nous sommes arrivés au bout de notre rouleau. Si quelqu'un ici refuse de tenir ce serment, je lui envoie une balle à travers le crâne.

— Nous ne refusons pas, Sam.

— Répétez la formule.

Et tous redirent les mots du serment d'une voix basse et sérieuse. Milner ne respirait plus. Il commençait à croire que ses tourmenteurs l'avaient oublié. Le moment d'après Serpent Sam reprit la parole :

— Nous allons, chacun de nous, camarades, lui mettre une balle dans le corps. Puis nous nous serrerons la main tous à la ronde, et nous tournerons la gueule de nos pistolets vers notre tête. Je donnerai le signal ; nous presserons la détente tous ensemble.

— Nous sommes prêts, répondirent-ils d'une voix ferme.

Tout appel à la pitié qu'aurait pu faire Milner eût été, il le savait, parfaitement inutile.

— Camarades, nous allons d'abord cacher l'or que nous avons, de manière que ces maudits scouts ne puissent pas le trouver : Quant à celui que nous avons caché en chemin, personne ne le trouvera jamais.

Serpent Sam cacha l'or parmi les rochers, puis les outlaws revinrent au feu et chacun d'eux, tourné vers le prisonnier étendu de son long, tira son revolver. Ils étaient si absorbés dans la pensée de leur propre condamnation, obligés par serment, comme ils l'étaient, à mourir ensemble au commandement de leur chef, qu'ils ne se gardaient pas du tout.

Personne ne supposait que les éclaireurs couraient les chances d'une attaque de vive force, lorsqu'ils étaient si certains de les avoir à leur discrétion rien qu'en attendant. C'est grâce à cela que Buffalo Bill put gagner leur forteresse et pousser sa reconnaissance. Il vit le reflet du feu. Alors il monta sur un rocher d'où il pouvait voir le groupe au-dessous de lui. Il en compta six, et il se sentit soulagé d'une inquiétude. Personne n'était de garde, comme il le redoutait. À la lueur du feu, chaque visage lui apparaissait distinctement. Il aperçut aussi Milner, couché dans ses liens, près du

groupe. Il comprit en le voyant qu'il était urgent de le délivrer.

Buffalo Bill ne pouvait pas distinguer le sujet de la conversation des outlaws, mais il vit, à leurs physionomies sérieuses et résolues qu'ils disaient des choses très graves.

— Je ne dois pas perdre une minute. Nous pouvons maintenant tous venir ici et quand nous y serons, nous agirons.

En se parlant ainsi, le chef des éclaireurs rebroussa chemin. Il ne s'inquiétait plus de se protéger maintenant, aussi laissa-t-il son bouclier au bord du fourré. Rapidement il franchit l'espace qui le séparait du scout le plus proche. C'était Pony Bob. Il veillait et reconnut Buffalo Bill.

— Qu'y a-t-il, Chef ? dit-il.

— Bob, faites la ronde et ramenez tous les hommes ici. Ne perdez pas de temps, restez en dehors de notre ligne d'investissement en venant, et ne faites aucun bruit qui montre aux outlaws où nous sommes.

— Très bien, monsieur !

Pony Bob s'éloigna au trot, sans faire plus de bruit que le pas d'une panthère. Buffalo Bill vit alors une figure s'avancer. Il ne lui fallut pas regarder deux fois pour reconnaître la taille et les larges épaules d'Arizona John.

— John, j'ai été au campement des outlaws.

— Cela vous ressemble, Chef.

— Ils ne se gardaient pas, mais ils tiennent une conférence, et ils méditent quelque chose.

— Bon !

— Ils sont autour d'un petit feu et le prisonnier est étendu auprès. Je vais y retourner. Pour vous, attendez ici, que tous les hommes soient venus, et amenez-les.

— Ce sera fait.

Sur ce, Buffalo Bill se remit à se glisser vers le fourré. Il monta sur les rochers et de là regarda du côté du feu. Les hommes étaient tous debout, résolus mais ne se hâtant point de passer de la résolution à l'action. – Milner était toujours étendu à la même place. Serpent Sam parlait plus haut que tout à l'heure, et Buffalo Bill saisit quelques mots. Ce qu'il entendit le fit rapidement retourner au bord du bouquet d'arbres. En y arrivant, il vit venir ses éclaireurs. Ils allaient bas courbés, sur une ligne, et ils n'étaient pas à trente pieds de lui.

— Ho ! camarades !

— Tous prêts, monsieur !

— Suivez-moi à la file indienne.

— Oui, oui !

— Tenez vos carabines prêtes à faire feu rapidement. Je vais vous montrer un émouvant tableau.

Le chef des éclaireurs prit la tête et marcha vers les rochers ; tout près derrière lui suivaient ses hommes, sur une file. Ils escaladèrent sans bruit, et finirent par atteindre un point d'où ils voyaient une lueur de flamme.

— En ligne !

Ils obéirent en silence. D'où ils étaient maintenant, ils voyaient les six outlaws. Ils voyaient aussi Milner.

Les outlaws étaient debout, en ligne aussi. Ils avaient leurs revolvers en main. Ils se tenaient, la tête inclinée ; ils avaient rejeté leurs chapeaux ; la lumière du feu frappant d'en bas leurs visages, en montrait la teinte livide ; ils semblaient avoir les nerfs étrangement agités. Serpent Sam parlait.

— Camarades, nous nous donnerons la consolation que nous pouvons en tuant cet homme d'abord. C'est celui que Buffalo Bill cherche. Faites feu au signal que je donnerai, et emplissez de plomb son sac. Ensuite nous nous prendrons par les mains, nous nous regarderons bien en face, pour montrer qu'aucun de nous ne rechigne à tenir un serment, et alors, quand je prononcerai le mot : Feu ! tous, vous presserez la détente.

— Nous le ferons.

Les scouts entendaient chacune des paroles dites.

— Êtes-vous prêts, camarades ?…

La voix de Serpent Sam sonnait avec netteté, sans aucun signe d'émotion. Mais ce fut celle de Buffalo Bill qui prononça le commandement : Feu !

Les éclaireurs tirèrent au mot de leur chef. Le grondement des carabines fut terrible, éclatant ainsi dans la tranquillité muette de la nuit. – Les six outlaws étaient tombés sur place comme un seul homme.

Tous gisaient sans mouvement, excepté un, qui était Serpent Sam. Le cheval dans les rochers renâclait furieusement et plongeait à droite et à gauche dans ses vains efforts

pour s'échapper. Franchissant les rochers, traversant des places hérissées de roseaux durs et tranchants, les éclaireurs, le revolver à la main suivirent le chef jusqu'au campement.

— Ho ! Milner ! cria Buffalo Bill d'une voix retentissante, c'est nous qui avons tiré ces coups de fusil.

Arrivés auprès du feu, les uns y jetèrent plus de bois, les autres éloignèrent Milner du groupe macabre des cadavres, Buffalo Bill coupa les liens qui maintenaient le bâillon, tandis que Poney Bob se mettait à défaire le lasso qui entourait ses pieds, et qu'un autre rendait le même service aux mains.

— Voici mon bidon.

Et le chef des scouts versait de l'eau dans la bouche sèche et enflammée du captif. Il en fut presque étouffé ; mais il se ranima lentement, quoiqu'il ne pût pas encore parler. Voyant qu'il revenait à lui, Buffalo Bill se tourna vers Arizona John qui l'appelait :

— Eh bien, John ?

— Le Diable en chef vit encore. Mais mortellement blessé, sûrement.

— Il doit l'être ; mais occupez-vous de lui.

On avait allumé un autre feu dans un lieu où il y avait plus d'espace. Le chef des Diables de Denver y avait été transporté. Il avait la respiration dure et saccadée, et à chaque mouvement de ses poumons, du sang lui sortait de la bouche. Mais ses yeux étaient ouverts et il avait toute sa connaissance. Il avait reconnu Arizona John, qui le mettait dans une position aussi commode que possible, et il lui avait dit : Hors de votre atteinte cette fois, John Burke !

Buffalo Bill vint s'agenouiller à côté de lui, n'ayant que de la sympathie sur le visage et dans l'accent.

— Je suis fâché que vous souffriez, camarade, dit-il. J'aurais voulu que vous fussiez aussi heureux que vos compagnons…

— De vos lèvres je le crois, Buffalo Bill.

Bill Cody ne répliqua pas. Les éclaireurs debout autour d'eux, regardaient en silence. Le chef avait enlevé son chapeau, car il se trouvait en présence de la mort. Les autres suivirent cet exemple. – Milner était assis non loin de là, buvant à petit coups l'eau d'un bidon, pour se rafraîchir la gorge et recouvrer la voix. C'était une de ces scènes étranges et fantastiques qu'il est impossible d'oublier. Après un court silence, le chef des outlaws se remit à parler.

— C'est vous qui avez donné l'ordre de faire feu, quand il était sur mes lèvres, Buffalo Bill ?

— Oui.

— Vous l'avez sauvé. Quand il eût été mort, mes hommes avaient l'intention de se tuer.

— J'ai entendu les paroles de votre fatal serment.

— Mais moi, je n'avais pas l'intention de me tuer.

— Vous ne vous seriez pas tué ? demanda Buffalo Bill, fortement surpris.

— Oh non ! Né diable, j'aurais été diable jusqu'au bout.

— Comment l'entendez-vous ?

— Je n'avais pas l'intention de me tuer, mais les autres l'avaient. Mes hommes m'avaient donné l'or à cacher, pour que vous ne le trouviez pas ; mais je l'ai simplement enfoui là, de l'autre côté de cette roche. Lorsque cet homme eût été mort et mes hommes aussi, je comptais déterrer cet or, courir jusqu'au bout du fourré, et, quand vous et vos scouts vous seriez arrivés ici en hâte, attirés par les coups de feu, je me serais glissé dans la plaine, j'aurais été à votre campement, et, m'emparant des chevaux qui y sont et de leur équipement, j'aurais filé au galop vers le lieu où notre gros trésor est caché. J'aurais eu une grande avance et plusieurs chevaux à monter. Vous n'auriez pas suivi ma trace aisément dans cette plaine, et jamais vous n'auriez pu m'attraper. Mais vous m'avez contrarié, et maintenant je meurs avec le secret bien gardé du lieu où est caché mon tas d'or. Ce sera votre punition, Buffalo Bill, ha ! ha ! ha !…

C'était un rire diaboliquement triomphal. Buffalo Bill regardait cet homme avec une réelle horreur. Il en avait vu mourir beaucoup, mais jamais un qui fût aussi endurci que l'était cet outlaw. Il ne dit pas un mot, il porta simplement le bidon d'eau aux lèvres du misérable, faisant ce qu'il pouvait pour soulager ses affreuses souffrances. Le bandit ne laissait échapper ni un cri, ni un gémissement, mais tous voyaient qu'il frissonnait dans les affres d'une mort cruelle. Comme le moribond paraissait désirer le silence, Buffalo Bill s'abstint de troubler ses derniers moments en lui adressant des questions. Il donna l'ordre à Pony Bob d'aller chercher les chevaux au campement et de les amener aux rochers, et à Texas Jack de l'accompagner. Milner se trouvait mieux, mais il ne parlait encore pas. Il était très occupé à se gargariser et à surveiller l'outlaw mourant. Une demi-heure se passa ainsi. – Pony Bob et Texas Jack revinrent avec les chevaux équipés, les attachèrent dans le fourré et reprirent leurs places auprès

du feu. Le moribond n'avait pas parlé depuis leur départ. Sa respiration devenait plus dure et plus rapide. Au moment où ils revenaient dans le cercle de leurs camarades, ses yeux, qu'il avait fermés, se rouvrirent. Deux fois, il fit un effort inutile pour parler ; enfin, d'une voix rauque et entrecoupée, il prononça ces mots : Pendant que je le peux, je veux vous dire au revoir, Buffalo Bill et à vous aussi, garçons !

Il sembla qu'il voulait dire avec ses yeux ce que sa langue se refusait à exprimer. Allait-il révéler le secret de sa vie ? Essayait-il de faire connaître où l'on trouverait cet or caché ? Qui pourrait le dire ? Un spasme, une bouche qui s'ouvre convulsivement, un corps qui se tord dans les contractions de l'agonie, et l'étincelle de la vie s'éteint comme la flamme d'un flambeau…

L’or caché.

Buffalo Bill se pencha, croisa les mains sur la large poitrine, ferma les yeux tout à l’heure si pleins de feu, d’audace et de défi, puis il dit : Camarades, quelles que puissent être ses fautes, je n’ai jamais vu plus énergique gaillard.

Et c’était là le verdict de chacun de ces hommes intrépides qui se tenaient debout, la tête découverte, regardant le cadavre. Le bruit d’une galopade sur la plaine avertit les scouts que leurs camarades du campement de la colline arrivaient. On ne leur avait fait aucun signal, mais ils avaient sans doute entendu les détonations et ils avaient pensé qu’on avait besoin d’eux. Une minute après, les deux hommes montaient le mamelon, amenant tous leurs chevaux. Ceci décida Buffalo Bill à se servir des animaux pour transporter tout de suite au campement de la colline les effets des outlaws et leurs cadavres, car le sol du tertre et de la plaine était trop dur pour y creuser une fosse. On fut vite en marche, Milner monté sur son propre cheval. Il ne pouvait pas encore parler, tellement le bâillon avait produit d’enflure et d’inflammation dans sa gorge et dans sa bouche. Les cordelettes des lassos avaient aussi fait enfler ses chevilles et ses poignets, qui restaient très douloureux. Cependant une fois au campement, où on lui prodigua de bons soins, il s’endormit très vite, et les scouts bientôt après, suivirent son

exemple. – Le soleil se leva sur un agréable lieu de campement, dans une prairie dominée par une falaise, auprès d'un petit cours d'eau. Buffalo Bill résolut d'y rester jusqu'au lendemain matin pour que les hommes et les chevaux eussent bien le temps de se refaire. Il désirait aussi que Milner eût repris des forces. Il fut bien aise de voir ce matin-là, qu'il avait recouvré l'usage de la parole et que l'enflure de ses membres avait diminué. Après le déjeuner, les scouts se mirent à l'ouvrage et creusèrent une grande fosse pour les outlaws ; comme ils avaient dans leurs bagages un pic et une pelle, ce ne fut pas une tâche bien difficile.

On trouva les sacs d'or que Serpent Sam avait eu l'intention de s'approprier, et il fut décidé que cela irait à la caisse des scouts pour être divisé également entre eux, moins une part qui fut allouée à Milner. Une fois les cadavres des outlaws déposés dans leur fosse, les scouts s'employèrent à nettoyer leurs armes à feu, à réparer les harnais et tout mettre en état pour le départ du lendemain. Un bain dans la petite rivière, suivi du pansement de ses blessures, fit à Milner le plus grand bien ; il déclara qu'il serait en état pour la marche du lendemain, et, pour mieux s'y préparer, il s'étendit sur sa couverture. – Buffalo Bill vint s'asseoir près de lui et lui dit : Vous avez eu de durs moments à passer, camarade. Je veux vous dire franchement aujourd'hui que je suis venu dans ces régions pour y rechercher les chercheurs d'or contrebandiers que nous appelons les « Fouines de l'Or ». Je croyais que Serpent Sam avait beaucoup de monde et était allié aux Indiens, en quoi je me trompais. Je croyais aussi qu'il avait d'autres bandes, mais j'imagine qu'en tout il n'y avait que les Diables de Denver et vous.

— Oui, quoiqu'il y en ait eu d'autres qui ont été exterminés par les Indiens ou qui ont péri. Ma troupe était dans une

période de malchance et les Diables de Denver mouraient de faim et allaient à pied. J'étais venu dans le pays pour y faire ma fortune, Chef Cody, sans m'inquiéter, comme j'aurais dû le faire, du côté illégal de mon entreprise. Je vous confie que je ne pouvais obtenir la main de la jeune fille que j'aimais qu'en apportant une fortune en rapport avec la sienne, car son père n'avait que faire d'un pauvre docteur en médecine pour gendre. Elle m'aimait, mais elle ne voulait pas m'épouser contre la volonté de son père, qui était vieux et valétudinaire. Je partis donc à la chasse de l'or, et la mauvaise chance me talonna jusqu'à mon arrivée dans cette partie du pays, où nous avons trouvé une quantité d'or considérable ; j'en ai beaucoup pour ma part et je sais où trouver ce que mes camarades en avaient, car je suppose que je suis leur héritier. Je crois aussi, d'après ce que j'ai entendu les outlaws dire, que je saurais trouver leur or, pour vous le remettre, à vous et aux vôtres, et vous récompenser en partie de ce que vous avez fait pour moi.

— Vous êtes un brave garçon, Don, il n'y a pas d'erreur. Avez-vous assez d'argent pour obtenir votre jeune fille ?

— Je le pense ; en tout cas, j'en ferai l'essai.

Tous les scouts furent d'avis de se mettre en quête de l'or des outlaws. Qui pourrait les en blâmer ? Ils travaillaient dur pour une solde vraiment petite, en égard aux services rendus et aux terribles risques qu'ils avaient à courir. Si chacun pouvait se tailler une jolie tranche de fortune en trouvant l'or caché par les Diables de Denver, ils y avaient certainement tous les droits. Ce qu'ils avaient déjà conquis formait une addition considérable à leur avoir, et ils espéraient que la recherche qu'ils allaient faire les rendrait décidément riches. Le lendemain matin, donc, on partit. On trouva la

piste des outlaws et on la suivit à rebours. Les traces n'étaient pas faciles à discerner et à suivre, aussi tout le monde y appliquait-il la puissance de sa vue et la sagacité de son esprit. Milner, à cheval, déclarait qu'il se sentait tout à fait bien. À midi ils avaient traversé la plaine et étaient parvenus au point où la piste entrait dans les montagnes. C'était bien la trace des six bottes éculées dont les porteurs dormaient maintenant dans leur tombe. Elle conduisait à un cañon. – Milner dit alors que les outlaws avaient trouvé leur or bien loin de l'endroit où ils l'avaient caché, parce qu'ils l'avaient emporté avec eux autant qu'ils l'avaient pu, et que, lorsque la chose était devenue impossible, ils l'avaient enterré.

Il rapporta en outre que c'était dans une fissure de muraille rocheuse qu'ils l'avaient caché. On trouva des murailles rocheuses, des falaises avec des crevasses innombrables, mais aucune ne contenait le trésor. La piste s'était perdue dans le sol rocheux du cañon, et les scouts ne réussirent pas à la retrouver. – Le soleil se coucha, et les éclaireurs campèrent près du lieu où ils croyaient qu'était la cachette du métal précieux. Cette nuit-là, autour du feu du campement, Milner dut répondre à maintes reprises à des questions auxquelles il avait déjà répondu bien souvent, et raconter encore une fois tout ce qu'il avait entendu dire aux outlaws. Le lendemain les recherches furent reprises avec un nouvel espoir. – Midi arriva, mais le trésor n'était pas encore trouvé. La nuit tomba ; l'or restait toujours intact dans sa cachette ignorée. Il fallait pourtant revenir au fort. Après une tentative aussi inutile que les autres, faite hâtivement le lendemain matin, on reprit le chemin du retour. Pendant la route, Buffalo Bill et le Dr Donald Milner, comme il avait dit qu'il s'appelait, chevauchèrent beaucoup ensemble et devinrent rapidement de bons amis.

— Je vous ai vu à Denver une fois, docteur, comme je vous l'ai déjà dit : mais imaginez-vous que j'ai déjà entendu votre nom exact, et il n'y a pas longtemps, j'en suis sûr, quoique je ne sois pas capable de dire où et quand.

— Étrange, car je ne suis connu ici que sous les noms de Doc et de Don Milner, Chef Cody.

Buffalo Bill garda un instant le silence ; puis tout à coup il siffla bruyamment, son visage s'éclaircit et il s'écria : Je sais où vous mettre.

— Bon ! quand et où ?

— Une jeune personne, jolie ma foi ! avec qui j'ai voyagé une demi-journée en diligence, il y a plus d'un mois, m'a demandé si j'avais jamais rencontré un Dr Donald Milner, ou si j'en avais entendu parler dans le pays.

— Ah ! une jeune personne vous a demandé cela ?

— Oui, elle allait au Fort Fetterman comme institutrice des enfants des officiers de la station militaire.

— Institutrice, vous dites ?

— Oui, et je l'y ai laissée quand je suis parti pour cette mission secrète, à la recherche des voleurs d'or.

— Vous rappelez-vous son nom ?

— Oh ! oui, c'est Miss Kate Hughes, et…

— Grand Dieu ! Kate Hughes dans ce pays sauvage, et institutrice !…

Le visage de Donald Milner était devenu d'une pâleur étrange.

— Oui, et tout le fort, depuis le colonel jusqu'au tambour, y compris les femmes, est amoureux d'elle ; on a, d'ailleurs, de bonnes raisons pour cela, car elle a montré de quel métal elle est faite le jour où je l'ai rencontrée ; et je vais vous raconter ça.

— Je vous en prie, fit Donald Milner avec une curiosité qui n'était pas sans émotion.

Buffalo Bill raconta alors l'histoire du voyage de Kate Hughes en diligence, comment elle lui avait sauvé la vie, et comment elle avait été engagée en qualité d'institutrice, par l'intermédiaire d'une annonce dans un journal de New York à laquelle elle avait répondu. Il ajouta : Elle n'a pas pu me voir à mon départ et elle m'a écrit le petit mot que voici, pour me dire adieu.

Et tirant le billet, il le montra à Donald Milner.

— C'est son écriture, dit celui-ci. Je pensais qu'il devait y avoir une erreur ; mais il n'y en a pas… C'est Kate Hughes ! Je n'ai pas eu de nouvelles d'elle depuis plus d'un an. Mais pourquoi est-elle institutrice ? Son père serait-il mort ? L'aurait-il laissée pauvre ? Je veux l'espérer, car j'ai maintenant de quoi lui donner tout ce qu'il lui faut !… Vous comprenez, Mr. Cody, c'est la jeune fille dont je vous ai parlé, celle pour qui je suis venu ici chercher la fortune.

— Bon, et vous pouvez parier que vous trouverez une telle fille fidèle comme une épée. J'ai entendu dire que son père était mort, et qu'au lieu d'avoir hérité d'une grande fortune, elle était forcée de gagner sa vie.

— Mr. Cody, quand nous serons au fort, je serai entre vos mains. Allez à elle, dites-lui qui vous avez trouvé, violant

la loi dans le pays indien. De sa réponse dépend mon espoir de bonheur.

— Ce n'est guère ma partie d'arranger des affaires de cœur, Docteur ; mais j'imagine que je réglerai celle-ci parfaitement, répondit Buffalo Bill, qui paraissait vraiment heureux de cette perspective.

. . . .

Au Fort Fetterman, le Colonel Dandridge et ceux qui étaient dans le secret ressentaient beaucoup d'inquiétude au sujet de Buffalo Bill et de ses éclaireurs, quand une nuit les audacieux cavaliers arrivèrent. Le chef des éclaireurs envoya ses hommes à leurs logements, puis, comme le colonel Dandridge n'était pas encore couché, il dit au Dr Milner de l'accompagner chez le commandant du fort. Il fut très chaleureusement accueilli et il présenta le Dr Milner dont il raconta brièvement l'étrange histoire. Le Colonel salua cordialement le jeune chercheur d'or et lui dit : Dans les circonstances, Docteur, nous ne vous ferons pas d'affaire avec l'illégalité de votre chasse à l'or. D'ailleurs, nous qui connaissons Miss Hughes, « la Jeune Fille en Gris », comme nous l'appelons, il nous serait difficile de vous blâmer d'avoir couru de grands risques pour la conquérir. Elle a, dans son cabinet de travail, un portrait de vous auquel elle paraît attacher beaucoup de prix. Je me l'explique maintenant. Je devine que c'est vous l'obstacle qui lui a fait dire non à tant de mes beaux jeunes officiers, car ici, loin du monde, on tombe vite amoureux. Je vous félicite je vous assure ! Dans la matinée, j'informerai « la Jeune Fille en Gris » de votre venue, et je

vous attends tous les deux à déjeuner. Il n'y aura que Mrs. Dandridge, moi et un autre convive, le scout Cody.

L'arrivée de Donald Milner fut un coup cruel porté aux espérances de beaucoup, mais tous s'unirent pour le proclamer un excellent et brillant garçon et pour lui souhaiter le bonheur, car tout le monde vit bien qu'il possédait le cœur de « la belle Jeune Fille en Gris ».

Kate Hughes ne voulut pas abandonner sa position d'institutrice, avant que le colonel se fût assuré les services d'une autre pour la remplacer. Alors, pour satisfaire aux instances de tous, son mariage avec le Dr Donald Milner fut célébré au fort même ; après quoi l'heureux couple partit pour l'Est, où ils voulaient se fixer, et Buffalo Bill et ses éclaireurs escortèrent la diligence qui les emmenait pendant les quatre premières journées de voyage.

Quelques semaines après leur départ, Buffalo Bill et ses fidèles éclaireurs reçurent un souvenir du Docteur sous la forme d'un costume complet de scout pour chacun, avec armes et tout ce qui s'ensuit, ainsi que de jolis présents de la part de sa charmante femme, dont on garda longtemps le souvenir dans cette région de la frontière, sous le nom de « la Jeune Fille en Gris ».

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2018

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : VincentR, Yvette, PatriceC, ChristineN, FrançoiseS, Coolmicro.